

Jean Liberté

MANIFESTE POUR  
UN DROIT AU  
SUICIDE INDOLORE

Essai Pro-Choice sur la  
dignité humaine

*Aux êtres humains*

# *Textes introductifs*

Suicide : l'homicide de soi. C'est pourquoi certains y voient un crime. C'est pourquoi j'y vois un droit. « Comme je n'offense les lois qui sont faites contre les larrons quand j'emporte le mien et que je me coupe ma bourse, écrit Montaigne, ni des boutefeux [les incendiaires] quand je brûle mon bois, aussi ne suis-je tenu aux lois faites contre les meurtriers pour m'avoir ôté la vie » (*Essais*, II, 3). Attention toutefois à ne pas faire du suicide plus de cas qu'il ne convient. Ce n'est ni un sacre ni un sacrement. Ni une morale ni une métaphysique. Se suicider, c'est choisir non la mort (c'est un choix que l'on n'a pas : il faudra mourir de toute façon) mais *le moment* de sa mort. C'est un acte tout d'opportunité, et point l'absolu parfois qu'on veut y voir. Il s'agit, ni plus ni moins, de gagner du temps sur l'inévitable, de devancer le néant, de prendre le destin, si l'on veut, de vitesse. C'est le raccourci définitif.

C'est aussi un droit, pour chacun, d'autant plus absolu qu'il se moque du droit. « Le présent que nature nous ait fait le plus favorable, écrit encore Montaigne, c'est de nous avoir laissé la clef des champs » (*ibid.*). C'est la liberté minimale et maximale.

André Comte-Sponville, *Dictionnaire Philosophique*

Dans les pays occidentaux n'ayant pas de loi de fin de vie, il est pratiquement impossible de bénéficier d'une mort sereine. La logique des gouvernements est de maintenir les gens dans la plus complète ignorance : ils vivront ainsi plus longtemps et plus heureux. FAUX !

Au contraire, l'expérience démontre que, dès l'instant où l'on a accès aux renseignements qui permettent de prendre une décision en toute connaissance de cause, on a tendance à moins s'inquiéter. Connaître ses options de fin de vie permet d'acquérir le pouvoir. C'est ce pouvoir qui est le gage d'une vie plus longue et plus heureuse. PAS L'IGNORANCE !

Philip Nitschke et Fiona Stewart, *Pilule Douce*

Cioran disait : « *Sans l'idée du suicide, je me serais tué depuis longtemps.* » A cela, j'ai envie d'ajouter, qu'assurés du bon moyen de se tuer, nous aurions moins besoin d'y penser, nous aurions tout le temps d'y penser. Le désespoir n'est jamais mieux désarmé que par le sentiment d'être entendu. Savoir qu'on peut mourir en paix donne envie de vivre.

Dominique Éddé, « Humaniser la mort » (article paru dans *Libération*)

# *Préambule*

Ce manifeste n'est pas un éloge du suicide, mais de la liberté. Il ne s'agit pas d'élaborer une philosophie nihiliste stipulant que la vie n'est que souffrance, de déclarer stupidement qu'il vaudrait mieux ne pas être et d'encourager au suicide : nous savons que la vie a ses joies pour celui ou celle qui est physiquement, psychologiquement et socialement apte à les goûter. Cependant, nous affirmons que certaines situations de souffrance extrême justifient le recours au suicide et que, de façon plus générale, vivre ou ne pas vivre relève du choix de chacun.

Le suicide n'est plus interdit depuis le code de Napoléon de 1810, cependant il n'existe pas non plus de droit au suicide, ce qui témoigne d'un vide juridique sur la question et d'un délaissement social des personnes souhaitant mettre fin à leur vie.

Nous aimons aller au cinéma, mais si un jour, quelqu'un nous enfermait dans un cinéma, nous ne prendrions plus de plaisir à regarder notre film et nous ne penserions qu'à une chose : nous échapper... Or, être privés de moyens indolores pour se suicider, c'est comme être enfermés dans la vie : c'est ne pas vivre par décision délibérée, mais par contrainte ; c'est un choix forcé.

À l'inverse, disposer de ces moyens permet d'être en mesure d'être un vivant *consentant*, de vivre et de mourir conformément à sa dignité en refusant tout esclavage et tout excès de souffrance, de se libérer de la peur de mourir et ainsi de mieux jouir de la vie. La vie est parfois une chance, mais jamais un devoir, c'est pourquoi le suicide ne saurait être ni lâche, ni coupable.

Enfin, contre une société de la rentabilité à tout prix et du divertissement permanent, il est urgent de repenser notre rapport à la mort afin d'humaniser la condition des mourants. Voici les thèses que ce manifeste se propose de démontrer.

# *Chapitre 1 : Lutter contre l'absurde : pour que vivre devienne un choix délibéré*

Nous ne choisissons pas de naître. La vie, au départ, n'est jamais un choix : elle s'impose à nous. Un homme et une femme font l'amour et nous infligent la vie sans notre accord : tel est le scénario le plus courant. Qu'il s'agisse de fécondation in vitro ou d'autres procédés de procréation, cela ne change rien au fond du problème : on ne nous a pas consultés avant notre naissance pour nous demander si nous consentions à être...

De même, nous n'avons pas choisi de naître dans tel pays, dans telle famille, dans tel milieu social, avec tel corps, tels gènes, tels dons naturels, tels handicaps, etc. Pourquoi ne suis-je pas beau, grand et génétiquement favorisé comme monsieur un tel ? Pourquoi ne suis-je pas né, comme tel autre, dans une famille riche me léguant un héritage financier me dispensant de travailler pour survivre ? Ces questions, d'apparence naïves et souvent reléguées au rang de plaintes inutiles, sont pourtant des interrogations tout à fait légitimes et sans réponses. Elle témoignent du fait que dès notre naissance, nous sommes victimes d'inégalités naturelles et sociales qui n'ont rien à voir avec le mérite.

Le plus souvent, quand ces inégalités jouent en notre faveur (quand nous naissons plus beaux, plus riches et/ou plus intelligents que la moyenne), nous nous en servons pour nous prévaloir d'une supériorité intrinsèque et pour écraser les autres, comme si ces qualités participaient de l'être et non de l'avoir, comme si elle ne relevaient pas du hasard de la naissance, et donc de la chance, mais de notre mérite. Bien qu'il puisse y avoir, dans ces inégalités, une part d'acquis qui dépend de la volonté et qui n'est pas de notre sujet, nier la part importante d'inné et de conditionnement social dont nous ne sommes pas responsables relèverait de la mauvaise foi.

En effet, quand ces inégalités – à l'inverse – nous desservent (quand nous naissons moins riches, moins beaux, etc, que la moyenne), nous nous en plaignons, nous avons conscience de ne pas les avoir choisies, de ne pas en être responsables : nous reconnaissons leur arbitrarité et leur injustice. Une personne désavantagée physiquement fera l'expérience douloureuse de n'avoir aucun sex appeal et d'être privé des plaisirs charnels dont les autres profitent ; une personne pauvre sera dans l'impossibilité de s'octroyer mille jouissances que pourront s'offrir ses semblables plus aisés financièrement.

Ordinairement, nous refusons d'envisager ce problème des inégalités naturelles et sociales qui s'imposent à nous arbitrairement. Nous affirmons : « c'est la vie, c'est comme ça » et passons à autre chose afin de fuir la conscience douloureuse de l'injustice. Philosophiquement parlant, cette attitude équivaut à une démission intellectuelle et morale, c'est pourquoi nous ne l'adopterons pas ici. Nous analyserons les aspects théoriques de la question, puis nous en tirerons les conséquences pratiques relatives au droit au suicide.

En philosophie, les points que nous venons d'évoquer se traduisent par deux concepts : la contingence et l'absurde. Est contingent ce qui aurait pu ne pas être ou être autrement, ce qui est là sans raison providentielle ou morale. Le monde aurait pu ne pas être ou être autrement (par exemple, être plus juste). Nous aurions pu ne pas être ou être autrement (par exemple, être plus beaux, plus riches et plus intelligents). Le lieu et l'époque de notre naissance, notre corps et notre milieu social d'origine, sont des données contingentes. Ainsi, rien ne justifie moralement le fait de naître, et de naître tels que nous sommes, avec nos caractéristiques biologiques et sociales. Aux questions « Pourquoi sommes nous-là ? Et pourquoi dans ces conditions ? », il n'y a définitivement pas de réponse.

Est absurde ce qui n'a pas de sens, c'est à dire ni de direction ni de finalité (c'est à dire de

but). Ce concept, lié à celui de contingence, désigne la vie telle qu'elle s'impose à nous, avec son cortège d'injustices et de souffrances. La vie, en elle-même, ne repose sur aucun argument et ne tend vers aucun but, c'est pourquoi *elle n'a pas de sens*. Cette affirmation paraît pessimiste et nihiliste, voire morbide ; c'est en réalité le contraire qui est vrai. Dire que la vie a un sens, cela reviendrait à affirmer que tout ce qui arrive dans le monde participe de ce sens. Ma femme est morte ? J'ai un accident de voiture ? J'ai tué quelqu'un ? Si la vie a un sens, alors ces événements ne sont pas arrivés par malchance ou par choix mais *devaient* arriver : c'est la logique du destin et de la Providence.

De même, puisque « la vie » renvoie à tous les êtres vivants du monde entier et de toutes les époques, si la vie a un sens, alors il n'y a pas de mal dans le monde (tout est bon, car tout a un sens). L'Inquisition ? Le nazisme ? Daesh ? Les tremblements de terre ? Si la vie a un sens, alors tous ces événements sanglants participent du sens de l'Histoire : ils devaient arriver, et même s'ils sont mauvais en eux-mêmes, ils sont nécessaires à l'avènement d'un bien plus grand, à savoir un but vers lequel tend la vie.

Ainsi, la thèse d'un sens intrinsèque à la vie est moralement insoutenable : cela revient à justifier les malheurs individuels et les horreurs de l'Histoire, à justifier l'injustifiable. J'ai un cancer ? C'est parce que je le mérite ! Les juifs des camps de concentration ? Ils devaient le mériter ! L'emploi de l'ironie indécente met bien en lumière que le fait d'affirmer que la vie a un sens, que tout ce qui arrive doit arriver, qu'il n'y a pas d'absurde, relève de l'imposture intellectuelle et nous amène à accepter ce qui, moralement, ne peut pas l'être.

À l'inverse, dire que la vie est absurde, c'est reconnaître qu'il y a des données biologiques (maladies génétiques, cancers, etc) et sociales (pauvreté, dictatures, etc) qui sont moralement injustifiables et qui ne devraient pas être. Il ne s'agit pas de pessimisme ou de nihilisme, bien au contraire : c'est parce que la vie est absurde qu'il est urgent de lui donner un sens, en commençant par lutter contre les injustices. Si la vie avait un sens, nous devrions nous claustre dans le quiétisme et accepter l'ordre du monde tel qu'il est ; au contraire, la philosophie de l'absurde nous intime de ne pas l'accepter et de le changer, car rien ne le justifie.

Souvenons nous de la très belle phrase d'un auteur inconnu : « Même si la vie n'a pas de sens, qu'est-ce qui nous empêche de lui en inventer un ? ». Si la vie avait un sens, cela impliquerait que nous ne sommes pas libres mais soumis à ce sens. En revanche, si la vie est absurde, alors c'est nous qui en inventons le sens : nous sommes les auteurs de notre vie. L'absurde est la condition de notre liberté. La vie est absurde, donc elle nous appartient : nous choisissons le sens que nous lui donnons. La grande question philosophique est donc d'identifier les obstacles qui nous empêchent d'inventer un sens à notre vie afin de lutter contre eux.

Or, le premier obstacle qui se présente à nous est le fait de vivre par contrainte biologique et sociale et non par décision personnelle. Certains closent la question en répondant que nous pouvons toujours choisir de nous suicider si nous ne désirons pas (ou plus) vivre. Cela est vrai, de la même manière qu'un esclave peut toujours choisir de désobéir à son maître, ou un citoyen de désobéir aux lois de son pays. Cependant, cette décision de révolte a généralement des conséquences douloureuses : l'esclave rebelle se fera battre et se retrouvera sans toit, le citoyen protestataire paiera des amendes et écopera de peines de prison. Ainsi, en dépit de ce choix de transgression certes toujours possible, on ne saurait nier le fait que l'esclave est contraint à obéir à son maître et que le citoyen est contraint à obéir aux lois de son pays. Le libre-arbitre n'exclut pas la contrainte.

De la même manière, nous ne pouvons pas décider de mourir par un simple acte de volonté comme lorsque nous décidons de lever notre bras ou de fermer les yeux. Notre corps est biologiquement programmé pour vivre et non pour mourir, c'est pourquoi le trépas, hormis dans l'expérience du suicide, arrive toujours par accident, ce qui le rend presque toujours douloureux (détérioration d'un ou de plusieurs organes, cancers, intoxications, etc).

Si je veux mourir ici et maintenant et que je ne dispose pas de moyens sophistiqués pour trépasser sans souffrance, mon corps va lutter pour me maintenir en vie et me condamner ainsi à vivre d'atroces douleurs : c'est ce que l'on appelle l'agonie. Ce terme vient du grec agôn qui signifie le combat, sous-entendu le combat pour la vie : si mon corps ne *combattait* pas pour rester en vie

lorsqu'il est en train de périr, mourir ne serait pas une expérience douloureuse mais se ferait avec la même facilité qu'une bonne digestion. Je suis donc biologiquement contraint à vivre. Si le corps s'accordait avec l'esprit quand je décide rationnellement de mourir, le suicide n'aurait rien de difficile et ne nécessiterait pas des ressources extérieures prévues pour un décès sans douleur.

Cette contrainte biologique est là sans que l'on puisse la changer, du moins tant que l'on ne créera pas de transhumains, sujet que nous laisserons ici de côté, sans toutefois nier que le transhumanisme permettrait de lutter contre les inégalités naturelles et de s'affranchir de nombreuses contraintes biologiques. Tant que nous habiterons des corps « naturels », nous serons biologiquement programmés à survivre tels que nous le sommes actuellement. Cependant, cette contrainte biologique, au stade où en est la science, pourrait être facilement dépassée si elle n'était pas redoublée d'une contrainte sociale. En effet, des méthodes de trépas permettant de mourir en évitant l'agonie ont été mises au point, ce qui – en droit – nous libère de l'injonction du corps à vivre, mais de fait, ces méthodes ne sont pas mises à la portée de tous, ce qui traduit un interdit social tacite du suicide sans douleur.

Comme l'a très bien vu Platon dans le *Phédon*, « le corps est la prison de l'âme ». L'âme, spontanément, ne peut quitter le corps sans souffrir. Les méthodes de trépas dont nous venons de parler nous permettraient d'ouvrir les portes de cette prison afin de ne plus vivre par contrainte biologique (mais par choix personnel, puisque nous pourrions mourir sans douleur dès que nous le décidons), mais la société nous en empêche en rendant ces méthodes inaccessibles (ou difficilement accessibles). Par exemple, les méthodes exposées dans *The Peaceful Pill Handbook (Pilule Douce* en français) de Philip Nitschke rendraient possible un trépas serein accessible à tous si elles étaient socialement mises en pratique. *La personne souffrante, au lieu de préparer son suicide toute seule, dans le noir, dans la crainte des lois et la peur de se rater, pourrait se procurer en pleine lumière et sans honte les moyens dont elle a besoin pour mettre sereinement fin à sa vie.*

Le vrai problème qui nous concerne ici n'est donc pas biologique, mais social. C'est parce que la société met sous clés les moyens de suicide indolore et délaisse les personnes souffrantes en quête de conclusion que la vie est une contrainte. Contrainte sociale, donc. « Tu dois vivre, pour ta famille, pour ta société, pour ton pays, etc ; ta vie ne t'appartient pas ». Nous explorerons les racines religieuses de cet interdit absurde dans le chapitre 4. Mais nous pouvons d'ores et déjà citer Schopenhauer, dans *Parerga et Paralipomena*, « Éthique, Droit et Politique », qui met bien en lumière le fait que condamner à vivre quelqu'un qui ne le désire pas est aberrant : « Réclamer d'un homme qui ne veut plus vivre pour lui-même, qu'il continue à vivre comme une simple machine pour l'utilité d'autres hommes, c'est là une exigence extravagante. »

En effet, au nom de quel principe moral pourrions-nous condamner quelqu'un à vivre ? Considérer qu'une personne doit servir sa famille ou sa société même si elle n'aime plus la vie et si elle souffre en permanence, c'est, philosophiquement parlant, la réifier, c'est à dire la considérer comme une chose. Pour paraphraser Kant, c'est ne plus considérer l'être humain comme une fin, ce qui s'impose moralement, mais comme un moyen. C'est assigner à l'Homme le statut de simple rouage social sans lui reconnaître de dignité intrinsèque : l'être humain n'aurait pas de dignité en tant qu'être humain, mais seulement par son utilité sociale (travail, rang social, etc). Autrement dit, l'Homme n'aurait qu'une dignité extrinsèque qui disparaîtrait lorsque, pour telle ou telle raison, il ne pourrait plus servir la société.

Conséquemment, si on reconnaît l'être humain comme une fin et non comme un moyen, alors on ne peut pas exiger de lui qu'il vive pour servir quoi que ce soit d'extérieur à lui s'il ne veut plus vivre pour lui-même. Le droit au suicide est une conséquence directe des droits de l'Homme. Si la dignité de l'Homme, comme le soutient la *Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen*, ne dépend pas de ses appartenances sociales mais demeure intrinsèque à son humanité, alors il est immoral de contraindre un Homme qui désire mourir à être socialement utile. Pour bien saisir ce point, il convient de rectifier une erreur de langage fréquemment faite par les tenants des associations pro-choice comme *Exit* (dont nous partageons néanmoins les idéaux).

Ces derniers utilisent souvent l'expression « mourir dans la dignité ». Or, cela supposerait que l'on peut perdre sa dignité si l'on meurt dans d'atroces souffrances, ce qui est un raisonnement

absurde. L'expression adéquate, si l'on veut être philosophiquement rigoureux, est donc : « mourir conformément à sa dignité ». Redisons-le, car c'est là le point central : en tant qu'êtres humains, nous avons une dignité intrinsèque qui ne dépend d'aucun facteur biologique ou social, nous ne saurions donc perdre cette dignité. Cependant, certaines situations de souffrance physique ou mentale extrême ne sont pas conformes à notre dignité, c'est à dire moralement intolérables, précisément parce que nous sommes des êtres dignes. L'on peut accepter qu'une table se fasse "torturer" parce qu'elle n'est pas consciente et ne saurait donc avoir de dignité ; en revanche, l'on doit refuser qu'un être humain se fasse torturer, précisément parce qu'il est digne.

Ainsi, quand un Homme souffre en permanence (mentalement et/ou physiquement) et quand il ne désire plus vivre, sa dignité exige moralement un droit au suicide indolore. Vouloir qu'il souffre pour sa famille ou sa société, c'est le réifier et bafouer sa dignité : c'est le condamner à un excès de souffrance non conforme à sa dignité. L'on ne peut donc pas prétendre vivre dans un pays des droits de l'Homme tant qu'un droit au suicide n'est pas instauré et socialement organisé.

Vivre par contrainte sociale empêche de vivre par choix délibéré, par décision personnelle, et ce que l'on aime ou non la vie, que l'on ait envie ou non de vivre. Aujourd'hui, quelqu'un qui désire vivre est quand même socialement contraint à vivre. La différence entre vivre par décision personnelle (ce qui suppose, rappelons-le, que nous ne soyons pas socialement acculés à la vie) et vivre par contrainte sociale est la même que celle entre une histoire d'amour et un viol : de gré dans le premier cas, de force dans le second. Même si la personne violée a éprouvé du plaisir dans son expérience (pardonnez l'ironie indécente mais elle est nécessaire pour la démonstration), si on l'a forcée à avoir une relation sexuelle, cela reste un viol, et cela reste donc moralement condamnable. Parallèlement, même si les êtres humains socialement contraints à vivre prennent du plaisir à vivre, la vie reste pour eux une contrainte : ils sont donc réifiés et leur dignité est bafouée. De plus, si l'extrême pauvreté ou une maladie incurable s'impose à eux, ils sont sans ressources pour mettre sereinement un terme à leur souffrance.

Le droit au suicide indolore ne permet donc ni plus ni moins que ceci : *être un vivant consentant*. Ne plus vivre par injonction biologique et sociale (ce qui équivaut à être violé par le réel), mais parce qu'on le choisit. Vivre de gré, non de force, non parce qu'on a peur de souffrir en se suicidant (en raison de la menace permanente d'un "châtiment" biologique pour notre désertion de la vie). *Vivre parce qu'on le décide, non par peur des fâcheuses conséquences que peut avoir notre suicide. (Faire quelque chose parce qu'on a peur des conséquences si on ne le fait pas, c'est le faire par contrainte. Vivre par peur de mourir, c'est donc vivre par contrainte)*. Seul ce droit peut permettre de faire contrepoids à la contingence de la naissance. Nous n'avons pas choisis de naître, ni de naître dans telles ou telles conditions, l'arbitraire originel est inévitable ; cependant, pour que cette contingence ne se transforme pas en viol existentiel, le droit au suicide indolore s'impose moralement. À défaut d'avoir choisis de naître, nous devons avoir la possibilité de mourir facilement et sans douleur.

Si la vie est originellement absurde (étant donné que nous n'avons pas choisis d'être « jetés au monde », ni de l'être dans les conditions où nous l'avons été, même si nous jugeons ces conditions bonnes), nous pouvons néanmoins lui donner un sens ; or, une vie vécue par contrainte ne saurait avoir un sens conforme à notre dignité d'êtres humains ; par conséquent, le droit au suicide indolore, qui seul permet de vivre par décision personnelle, est indispensable pour pouvoir donner du sens à notre vie malgré l'absurde.

Il ne s'agit donc pas de nier l'absurde existentiel, mais de ne pas le redoubler par un absurde social. Les êtres humains ne peuvent pas choisir de naître, mais on peut leur permettre de choisir leur trépas, c'est à dire de décider en toute sérénité s'ils veulent vivre ou non. Cette possibilité de mourir paisiblement, loin d'encourager au suicide, dissipe les peurs de souffrance et incite ainsi à vivre.



## *Chapitre 2 : La possibilité du suicide indolore : une incitation à vivre*

Pour saisir l'enjeu de ce manifeste pour un droit au suicide indolore, il est important de bien comprendre une idée qui paraît souvent paradoxale à première vue : savoir que l'on peut se suicider sans douleur dès qu'on le décide rassure et donne envie de vivre ; à l'inverse, ne pas avoir cette possibilité à portée de main peut conduire à un sentiment d'enfermement dans la vie, à des peurs incontrôlables et à un suicide passionnel. Notre manifeste n'est donc pas un combat pour la mort, mais pour la vie. Interdire la mort, c'est donner envie de mourir, de la même manière que nous enfermer dans une pièce, c'est nous donner envie d'en sortir. À l'inverse, autoriser le trépas serein, c'est tranquiliser et insuffler le désir de vivre.

L'écrivain Cioran rend compte de cette subtilité par une formule percutante : « Sans l'idée du suicide, je me serais sûrement tué ». Le suicide constitue une porte de sortie par laquelle on est toujours en mesure d'échapper aux souffrances qui s'imposent à nous. Mais si cette porte de sortie est elle-même douloureuse, alors il devient impossible – que l'on meure ou que l'on reste en vie – de ne pas souffrir. Sans avoir la possibilité d'un trépas serein, l'on peut certes, si l'on veut vraiment mourir, se résigner à la sagesse des vers de Spencer, « Fairy Queen Book », Chant 9, cités dans le roman *Mathilda* de Mary Shelley :

« *Qu'importe cette légère peine qu'on trouve au passage*  
« *Qui fait craindre au corps frêle de l'amertume de la vague*  
« *Une courte peine supportée en sage*  
« *Une courte peine supportée en sage*  
« *Saura nous mener à ce long repos*  
« *Où notre âme dort en paix, étendue au tombeau.*

Une courte peine supportée en sage, et c'est le repos éternel. Cette acceptation stoïcienne de la souffrance a quelque chose d'héroïque, mais il est immoral de l'imposer à autrui lorsqu'on peut l'éviter. Aujourd'hui, les personnes en souffrance physique ou mentale en sont au stade de cette méditation douloureuse et désespérée alors que les moyens médicaux et techniques dont nous disposons pourraient leur permettre de se libérer de la peur de la douleur et de bénéficier d'un trépas serein. Laisser ces personnes en détresse sans ressources et les condamner à souffrir, c'est faire preuve d'une barbarie sans nom.

Ainsi, permettons-nous de compléter la citation de Cioran : « Sans l'idée d'un suicide *indolore*, je me serais sûrement tué ». En effet, un suicide douloureux ne permet pas de ne plus souffrir une fois pour toutes : il laisse toujours un temps de souffrance indéterminé devant nous, ce qui nous empêche de trouver la paix avant la mort. Le fait de ne pas avoir la possibilité de se tuer sans douleurs quand on le décide peut rendre fou, et paradoxalement, donner des envies de suicide (précisément parce qu'on n'a pas le contrôle). Cioran, à nouveau, le décrit bien : il parle d'un « sentiment d'être coincé ici-bas », sentiment justifié lorsque l'on vit par contrainte biologique et sociale, sans possibilité d'une conclusion paisible.

Un exemple attestant de cette idée est le forum *Sanctioned Suicide*, sur internet, où de nombreuses personnes en souffrance sont en quête de moyens pour se tuer sans douleur. Ces personnes vivent dans la peur de mal s'y prendre, de se rater, ou encore de vivre les affres d'une agonie atroce, comme en témoignent leurs messages tourmentés. Elles éprouvent le sentiment d'être enfermées dans la vie, plus précisément dans une société qui ne les considère pas comme des êtres humains libres mais comme des forces de travail à maintenir en activité (ce qui suppose l'interdiction tacite du suicide). Elles ont peur de leur entourage, des lois, des arnaques, etc. Ce climat d'anxiété permanente ne peut que les conforter dans leur désir de mourir. De plus, certaines, au vu de leurs témoignages, échouent leur suicide et se retrouvent dans un état végétatif pour le reste de leur vie, dans l'incapacité de réitérer leur tentative.

D'autres personnes, sur ce même forum, affirment au contraire qu'elles ont trouvé – au terme de longs efforts et de démarches pas toujours légales – un moyen de suicide indolore, ce qui les rassure et leur permet de passer à autre chose. Toutes ces situations confirment le fait qu'empêcher les gens de se tuer sans douleur n'est pas la solution pour les amener à continuer à vivre plus longtemps et plus heureux : c'est exactement l'inverse qui se produit. Lorsque la souffrance présente surpasse la peur de l'agonie, c'est à dire lorsque vivre fait encore plus peur que mourir, alors le suicide a lieu dans tous les cas. Ce dernier sera indolore si la société est compassionnelle (ou si la personne a été assez maligne pour se procurer de bonnes méthodes de trépas), douloureux dans le cas contraire.

Nous autres, les êtres humains, sommes mortels. Cette vérité, énoncée ainsi, paraît banale et trop évidente pour mériter d'être dite. Il n'en reste pas moins qu'elle n'est pas assumée socialement. Le trépas n'est pas un événement prévu et organisé dans la vie des membres de la société, ce qui fait que lorsqu'une maladie incurable ou un autre événement de la sorte survient dans le cours de la vie d'une personne, celle-ci se retrouve démunie face à son mal et condamnée à souffrir longtemps avant de mourir (par le mal dont elle souffre, ou au mieux, à la suite d'une absence d'acharnement thérapeutique, mais non par un suicide assisté). Or, le trépas advient nécessairement, tôt ou tard, pour tout le monde : il est donc indispensable de l'anticiper afin d'éviter les douleurs qu'il provoque si on ne fait rien.

Cependant, étant donné que la mortalité est un sujet austère, voire triste, et que la société nous invite à ne pas nous pencher sur le sujet, nous faisons ordinairement le choix de ne pas y penser. Nous nous laissons vivre, dans la vague espérance de mourir dans notre sommeil le plus tard possible. Mais comme l'a bien vu Spinoza : « Il n'y a pas d'espoir sans crainte ». Espérer mourir sans douleur, c'est donc craindre le contraire. Nous sommes donc tous, à l'heure actuelle, habités par la peur d'une agonie douloureuse, bien que cette peur soit le plus souvent souterraine et inavouée. En un mot, le problème de notre trépas n'est pas résolu. Face à cette béance, nous avons trois solutions, ni plus ni moins :

- ne plus y penser et adopter la “politique de l'autruche” (ce qui est le choix le plus fréquent)
- y penser, se résigner au contexte social tel qu'il est et vivre dans la peur d'un trépas douloureux
- y penser et en tirer les conséquences, c'est à dire anticiper son trépas en se procurant des méthodes pour mourir sans douleur : telle est l'option pour laquelle nous opterons

Adorno et Horkheimer, philosophes de l'école de Francfort, opèrent une distinction conceptuelle qui nous est utile pour penser notre problème. Ils distinguent la « raison objective », raison qui pose les objectifs, c'est à dire les buts à atteindre, de la « raison instrumentale », réflexion sur les instruments, c'est à dire sur les moyens pour atteindre tel ou tel objectif. Or, en ce qui concerne la mortalité, nous sommes dans la raison objective et oublions la raison instrumentale : nous admettons, si nous ne sommes pas religieux ou sadiques, qu'il faut permettre un trépas paisible aux mourants, mais nous ne mettons pas en œuvre les moyens pour atteindre ce but (moyen qui, rappelons-le, consisterait à mettre des méthodes de trépas sans douleur à la portée de tous). Sans la raison instrumentale, la raison objective se retrouve donc impuissante et stérile.

Assumer socialement la mortalité reviendrait à organiser socialement le suicide. Comme l'écrit le philosophe Comte-Sponville dans son *Dictionnaire philosophique* (dans sa définition du suicide) : « Se suicider, ce n'est pas choisir la mort (puisqu'on mourra de toute façon), mais le *moment* de sa mort. » Prétendre que ceux qui défendent le droit au suicide oeuvrent dans le sens de la mort se révèle donc aberrant : on ne choisit pas de vivre ou de mourir, on choisit de se donner la mort ou de se laisser mourir (mais dans les deux cas, on meurt). L'enjeu du droit au suicide indolore est seulement de pouvoir mourir lorsque la vie n'est plus que souffrance. Fuir notre peur de mourir en laissant le problème en suspens n'est pas la solution, car cela ne détruit pas la peur.

Au contraire, affronter le problème et se procurer le nécessaire pour mourir paisiblement est ce qui permet de se libérer de la peur de mourir et de vivre plus intensément. En effet, une vie entière peut être sourdement noircie par la peur de mourir, ce qui est dommage. Si l'on ne résout pas le problème du trépas, si l'on ne s'aménage pas une fin sans douleur, la peur de mourir viendra

toujours troubler la fête de la vie. À l'inverse, si un trépas sans douleur est prévu, alors plus rien ne trouble la fête et l'on peut réconcilier joie et lucidité.

À ceux qui affirment stupidement que la pensée du suicide est une pensée morbide, nous pouvons donc leur répondre que c'est le contraire qui est vrai : ce qui est morbide, c'est de ne pas se préparer un trépas paisible et de se laisser exposés à l'infini des douleurs possibles. L'illusion est plus angoissante que la lucidité, car elle laisse subsister les problèmes et les peurs qui en découlent : c'est donc elle qui est morbide. Se réfugier dans l'illusion ne peut que conduire à l'angoisse et à la douleur ; la lucidité amène au contraire à affronter le réel, à résoudre les problèmes qui s'imposent à nous et à atteindre ainsi la sérénité, c'est pourquoi elle est, comme l'écrivait René Char, « la blessure la plus proche du soleil ».

Tordons également le cou à un amalgame trop souvent fait, y compris chez les philosophes, entre la mort et le fait de mourir. La mort désigne l'après-vie, quand il ne reste de nous qu'un cadavre. Ainsi, à moins de choir dans la superstition ou dans des délires religieux, nous pouvons définir la mort comme néant. Comme l'écrivait Épicure dans sa *Lettre à Ménécée* : « (...) la mort n'est rien pour nous. Car tout bien et tout mal résident dans la sensation : or la mort est privation de toute sensibilité. (...) Ce serait en effet une crainte vaine et sans objet que celle qui serait produite par l'attente d'une chose qui ne cause aucun trouble par sa présence. Ainsi celui de tous les maux qui nous donne le plus d'horreur, la mort, n'est rien pour nous, puisque, tant que nous existons nous-mêmes, la mort n'est pas, et que, quand la mort existe, nous ne sommes plus. Donc la mort n'existe ni pour les vivants ni pour les morts, puisqu'elle n'a rien à faire avec les premiers, et que les seconds ne sont plus. »

Nous pouvons certes objecter que le néant est angoissant en raison de son caractère irreprésentable et que le fait de savoir qu'il n'y aura plus rien lorsque nous ne serons plus est source d'angoisse métaphysique. Soit. Mais cette angoisse métaphysique n'existe que pour les vivants. Les morts ne souffrent plus, y compris de la peur de la mort. L'on peut donc demeurer d'accord avec le raisonnement d'Épicure qui est imparable : même si l'idée de la mort peut angoisser, la mort elle-même n'est rien, donc ne saurait être source de maux. Certains rétorquent à Épicure que sa thèse est fautive parce que la mort des autres nous affecte (donc n'est pas rien pour nous) : cela est vrai, mais le philosophe parle ici de notre propre mort. La mort des autres, pour nous, n'est pas la mort, mais l'absence de ceux qui ne sont plus, ce qui suppose que l'on soit en vie (seul un vivant peut éprouver un sentiment d'absence). En revanche, du point de vue de ceux qui ne sont plus, la mort n'est rien. Les vivants souffrent de la mort d'êtres chers, mais ces êtres chers défunts, eux, ne souffrent plus.

En un mot, la mort, au sens strict, n'est pas un problème social car seul un vivant peut souffrir et avoir besoin d'être aidé socialement. La mort des autres, c'est à dire leur absence, s'apprivoise par le deuil (qui n'est pas notre sujet), et l'idée de notre propre mort s'apprivoise par la méditation philosophique. Étant donné que nous ne ferons jamais l'expérience de la mort, autrement dit que la mort ne nous fera jamais souffrir, une angoisse de mort qui nous empêcherait de vivre serait sans fondement rationnel, comme le montre bien Merleau-Ponty dans un passage de *Sens et Non-Sens* qu'il est utile de citer : « En fait, nous ne pouvons concevoir le néant que sur un fond d'être (ou, comme dit Sartre, sur fond de monde). Toute notion de la mort qui prétendrait retenir notre attention est donc menteuse, puisqu'en fait elle utilise subrepticement notre conscience de l'être. (...) Il y a donc dans la conscience de la mort de quoi la dépasser. »

Seul un vivant peut penser à la mort et s'angoisser à son sujet : la mort, en tant que telle, n'est pas un problème car elle ne nous fera jamais souffrir. Saisir cela, comprendre à l'instar d'Épicure que la mort n'est rien nous permet de dépasser l'angoisse de mort et ainsi de vivre plus heureux.

Cette analyse indique une autre maladresse langagière commise par les dirigeants des associations Pro-Choice. Ceux-ci affirment qu'il faut rendre possible à tous une « mort sereine ». Or la mort, n'étant rien, ne saurait être non-sereine. Redisons-le : les morts ne souffrent plus, la mort n'est pas le problème. Ce qu'il faut rendre accessible à tous, ce n'est pas une mort sereine (la Nature s'en est déjà chargée), mais un trépas serein. Le trépas, c'est le passage entre la vie et la mort, c'est à dire le moment où l'on meurt. Or, ceux qui trépassent (les mourants) sont vivants, donc peuvent

souffrir. Si le trépas est un problème, c'est parce qu'il concerne les vivants.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le trépas n'a strictement rien à voir avec la mort : celui-là est une expérience vécue, celle-ci est un sommeil éternel sans rêves et sans résurrection. Que l'on se garde de qualifier ce jugement de pessimiste. Au contraire, avoir une conscience aiguë de notre mortalité, c'est à dire du fait que le temps qui nous est imparti est limité, nous incite à apprécier chaque moment de notre vie. C'est précisément parce que la vie ne durera pas toujours qu'il est urgent d'en profiter : si nous n'en jouissons pas maintenant, lorsque nous ne serons plus, ce sera trop tard. Comme le dit Comte-Sponville, s'il n'y a pas de vie après la mort, « il y a une vie avant la mort », et cette vie, rajoute-t-il en substance, il serait dommage de ne pas la savourer. En bref, et pour revenir à notre sujet, le trépas n'est pas l'affaire des morts (les morts ne trépassent plus), mais des vivants.

De même, l'expression « en fin de vie » est incorrecte et humiliante pour les personnes âgées ou gravement malades. En effet, la vie n'a pas de degrés : soit on est en vie, soit on n'est plus (on ne peut pas être à moitié en vie, c'est absurde), il n'y a pas de milieu. *Les personnes âgées ou gravement malades ne sont pas « en fin de vie » : elles sont en vie.* (Car tant qu'elles sont en vie, elles sont pleinement en vie. Elle ne sont pas « moins en vie » que les jeunes personnes, elle n'existent pas à un degré moindre, ce qui reviendrait à dire implicitement qu'elles ont moins de valeur... Ce sont des êtres conscients, donc aussi vivants et aussi dignes que tous leurs frères humains). Être « en fin de vie » signifierait être un mort-vivant, ce qui est une contradiction logique : soit on est vivant, soit on est mort, il n'y a pas d'entre-deux. Ainsi, parler d'une personne « en fin de vie », c'est comme parler d'un cercle carré... ça n'existe pas.

Si on laisse désormais de côté l'angoisse métaphysique de la mort qui, on l'a vu, peut être apprivoisée et dépassée par la philosophie, l'on remarquera que beaucoup de gens n'ont pas peur de la mort, mais de mourir, c'est à dire de souffrir au moment du trépas. Si la mort n'est rien, le trépas, lui, n'est pas rien, c'est pourquoi il constitue un problème social fondamental : les mourants, et tous ceux qui désirent mettre fin à leur vie en raison d'un excès de souffrance physique ou mentale, ont besoin d'être socialement aidés, c'est à dire d'être pourvus de méthodes de trépas indolores sans avoir à les chercher eux-mêmes dans l'ombre des lois. Les morts n'ont pas besoin d'aide ; les mourants et les personnes en souffrance, si.

La confusion toujours faite entre la mort et le fait de mourir est volontairement entretenue par les religieux afin de maintenir la peur de la mort (ou de l'après-vie) chez les gens, cette peur étant un outil de domination du peuple. Quelqu'un qui vit dans la peur, nous le savons, ne se révolte pas. La peur rend faible, timide, contrôlable, manipulable et servile, elle empêche d'avoir l'audace nécessaire pour désobéir aux lois injustes qui s'imposent à nous et pour penser par soi-même, elle paralyse. L'esclave peureux obéit à son maître et fait tout ce qu'il lui demande ; le citoyen peureux obéit aux lois de son État, même si elles lui ordonnent d'envoyer ses frères humains dans des chambres à gaz. Ainsi, *inspirer la peur de la mort au peuple* (en la dépeignant comme quelque chose d'horrible, d'affreux, d'épouvantable, etc) *permet de le maintenir sous son joug et d'éviter les révoltes.*

Or, lorsque le peuple ne croit pas (ou plus) à l'Enfer (qui correspondrait à une après-vie atroce qu'on redoutait plus au Moyen Âge qu'aujourd'hui, y compris chez les croyants), le meilleur moyen de faire paraître la mort terrifiante est de l'assimiler à l'agonie. Même si l'on ne redoute plus l'Enfer, le simple fait d'avoir vaguement peur de la mort est paralysant et suffit à briser nos élans de révolte. Quand je suis saisi par la peur d'une mort “paranormale” qui me révélerait les terrifiants secrets de la vie et m'éblouirait de la lumière aveuglante de la vérité, thème récurrent dans la littérature catholique (cf Bloy ou Bernanos), je n'ai pas la force de faire preuve d'esprit critique, de remettre en cause les préjugés de mon époque et de lutter contre l'absurde sociétal. Du point de vue des religieux (et même des non-religieux !) au pouvoir, il convient donc de continuer à cultiver cette vision horrifico-mystique de la mort pour maintenir le peuple dans la peur.

Cependant, si l'on passe cette conception de la mort au crible de l'analyse rationnelle, l'on se rend compte qu'il s'agit tout simplement du trépas, et non de la mort elle-même. Or, si le trépas est ordinairement douloureux, c'est pour des raisons uniquement biologiques : le corps est programmé

pour vivre, donc il lutte pour la vie jusqu'au bout, d'où l'agonie, le combat du corps pour la vie (ou contre le périclissement, ce qui revient au même). Il y a conflit entre le corps qui combat pour rester en vie et des causes extérieures qui font périr ce même corps : c'est ce conflit qui produit l'agonie et les douleurs qui l'accompagnent. Même dans le cas de la mort par vieillesse, c'est le corps qui se trouve trop faible pour faire face aux agressions extérieures permanente, et donc finit par ne plus résister. Mais le fait que la vieillesse soit douloureuse montre bien que le corps lutte jusqu'au bout pour rester en vie, y compris lorsque nous souffrons le martyre.

En un mot, l'agonie s'explique par des raisons biologiques, et osons le dire, bêtes : si la Nature était un être conscient, l'on pourrait l'accuser de stupidité et/ou de cruauté pour ne pas avoir prévu un trépas paisible à l'être vivant. Si Dieu existait, le fait qu'il ait créé un être à la fois biologiquement programmé à vivre et condamné à mourir (alliage causant la difficulté du suicide indolore et l'agonie) attesterait de sa perversité. Mais si l'on quitte toutes les fictions religieuses pour revenir au réel, alors l'on comprend que les douleurs de l'agonie, purement biologiques et contingentes, ne révèlent aucune vérité et aucun secret de la vie. En d'autres termes, ces douleurs n'ont aucun sens et aucune utilité (si ce n'est, du point de vue d'un pervers témoin des douleurs d'autrui, d'en jouir, mais ce cas ne mérite pas d'être considéré). L'agonie n'est pas un moment mystique qui m'éclaire spirituellement (et qu'il faudrait donc vivre à tout prix), mais un moment trivialement biologique, absurde et non conforme à ma dignité d'être humain, c'est pourquoi il est moralement indispensable de la contourner par des méthodes de trépas paisible. Pouvoir dispenser quelqu'un d'une agonie douloureuse et ne pas le faire, c'est un acte barbare.

Maintenant que nous avons saisi la différence entre la mort et le fait de mourir, nous pouvons toucher au cœur de l'analyse de notre second chapitre. Avoir peur de mourir, c'est à dire avoir peur de *vivre* une agonie douloureuse, peut inciter au suicide. Cette peur peut non seulement nous maintenir dans un climat d'anxiété permanente favorable aux pensées moroses, mais elle risque aussi de nous amener à la volonté de ne plus ajourner notre trépas effrayant, de vivre celui-ci maintenant afin que nous n'ayons plus à le craindre et que "ce soit fait !". S'élancer vers le pire afin de ne plus l'avoir devant nous comme une menace permanente et y échapper dans la mort. S'élancer vers le pire afin d'en finir avec la peur du pire. Si l'agonie douloureuse est une formalité obligatoire, autant la vivre tout de suite (et plonger dans le sommeil éternel) plutôt que de vivre dans la peur permanente de son attente. À quoi bon prolonger une vie qui ne serait que terreur et fuite de cette terreur ?

Rousseau, dans ses *Rêveries du promeneur solitaire*, écrit : « Je prends aisément mon parti sur les maux que j'éprouve, mais non par sur ceux que je crains ». En effet, un mal à venir est souvent source de plus d'anxiété qu'un mal présent car, n'étant pas encore là, il peut être infiniment noirci par l'imagination. Les maux présents, nous pouvons les supporter et les affronter (c'est le rôle du courage) ; mais nous n'avons aucune prise sur les maux à venir. Dans cette perspective, si l'agonie est un mal à venir inévitable, il est préférable de l'éprouver maintenant, de l'affronter et d'en finir avec lui plutôt que de l'attendre et de le craindre pendant des années. Il est donc aisément compréhensible que la peur de mourir conduise à un suicide passionnel (ce qui a souvent lieu).

En revanche, si des méthodes de trépas serein sont socialement organisées et mises à la portée de tous, alors l'on est certain de pouvoir mourir sans douleur quand on le décide, ce qui supprime la peur de mourir et les envies de suicide engendrées par cette peur. Dire qu'on lutte contre le suicide en le rendant accessible, facile et sans douleur n'a donc rien de contradictoire. Tous les suicides provoqués par la peur de mourir pourraient être évités par le droit au suicide indolore. Si le trépas est garanti sans douleur, *sans agonie*, alors il n'est plus un mal à craindre et ne cause plus d'anxiété morbide. Disposer de méthodes de trépas serein, c'est ne plus avoir à vivre l'agonie comme une formalité obligatoire, et donc ne plus avoir besoin de mourir pour se libérer de la peur de mourir... En effet, si mourir se fait sans douleur, si mourir consiste simplement à s'endormir pour toujours, alors mourir n'a plus rien d'effrayant.

En résumé, la peur de mourir est une cause de nombreux suicides ; garantir à chacun un trépas paisible (en nous mettant à disposition des méthodes pour se tuer sans douleurs) fait disparaître cette peur et prévient par là les suicides provoqués par cette peur ; la possibilité du

suicide indolore est donc une incitation à vivre. Comme l'écrivait Montaigne dans ses *Essais* : « La préméditation de la mort est préméditation de la liberté : qui a appris à mourir a désappris à servir. » Si l'on n'a plus peur ni de la mort, parce qu'on a compris qu'elle n'est rien, ni de mourir parce que l'on dispose de méthodes de trépas serein, alors nous serons toujours en mesure, sans que cela requière de l'héroïsme surhumain, d'échapper aux situations de torture et/ou d'esclavage qui s'imposent à nous ; nous serons toujours à même de *dire non* au réel si celui-ci devient intolérable pour des raisons biologiques (maladies...) ou sociales (pauvreté extrême, conditions de travail déshumanisantes, etc). Libérés de la peur des représentations religieuses de la mort et des douleurs biologiques de l'agonie, notre vie n'en sera que plus sereine, plus audacieuse et plus intense.

# *Chapitre 3 : Vivre et mourir conformément à sa dignité : refuser un excès de souffrance*

La dignité, c'est la valeur intrinsèque d'une personne. Intrinsèque, car elle ne dépend pas de telle ou telle caractéristique biologique ou sociale, mais parce qu'elle est inséparable de la personne. Être conscient de soi-même et du monde, c'est être digne, que l'on soit noir ou blanc, grand ou petit, riche ou pauvre. Rien ne peut nous ôter notre dignité.

Pour mieux saisir ce concept, il convient de revenir sur son évolution historique. De l'Antiquité au XVIII<sup>e</sup> siècle prédomine ce que l'on appelle une vision aristocratique du monde (du grec *aristoï* signifiant les meilleurs) selon laquelle il y a des degrés d'humanité : nous ne sommes pas tous égaux en dignité, mais il y a des Hommes plus ou moins "Homme", certains plus proche du dieu et d'autres de la bête ; les meilleurs, les moyens et les mauvais. Les mythes sont le reflet de cette idéologie aristocratique : de la même manière qu'il y a une hiérarchie ontologique chez les dieux, il y en a une chez les êtres humains. Au Moyen Âge, par exemple, il est donc considéré comme étant normal de ne pas traiter de la même manière un esclave qu'un noble ou qu'un membre du Clergé : tous les Hommes ne méritent pas le même respect. Même si des philosophes, dès l'Antiquité, comme Sénèque, ont tenté de réfuter l'aristocratie en montrant que l'esclave est un être humain comme son maître, cette vision hiérarchique de l'humanité a perduré pendant des siècles et subsiste toujours aujourd'hui.

Cependant, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la Révolution Française et les Droits de l'Homme ont politiquement aboli – du moins en théorie – l'idéologie aristocratique en proclamant l'universelle dignité de l'être humain. Ce qui fait notre dignité, ce n'est ni notre sang ni notre place dans la société, mais notre conscience : en tant qu'êtres *témoins* du monde et de nous-mêmes, nous méritons d'être respectés. Un attardé mental a autant de dignité qu'un génie, un S.D.F. qu'un milliardaire, un africain qu'un asiatique, un éboueur qu'un professeur d'université, etc, car ce sont tous des êtres conscients. La conscience est le seul élément qu'on ne peut pas séparer de l'être humain : vous pouvez ôter au génie ses facultés mentales, au milliardaire son argent, etc, mais vous ne pourrez jamais les déposséder de leur conscience, précisément parce que celle-ci ne relève pas de l'avoir (à l'inverse de toutes les caractéristiques biologiques et sociales), mais de l'être. En effet, ôter sa conscience à quelqu'un signifierait le tuer, autrement dit supprimer son être. Mais qu'il s'agisse d'argent, de pouvoir, de rang social, de savoir ou de couleur de peau, tout cela relève de l'avoir et n'a donc aucun rapport avec la dignité de l'être. L'égalité des êtres humains est donc le principe fondamental de la démocratie.

Frappez une pierre ou une table, cela n'offensera personne ; en revanche, frappez un être humain, qu'il soit riche ou pauvre, intelligent ou attardé mental, etc, cela nous indignera et sollicitera notre pitié, précisément parce qu'il s'agit d'un être conscient dont on ne respecte pas la dignité.

Les droits sociaux, de façon générale, sont une mise en pratique des droits de l'Homme. (Pour le dire simplement, les droits de l'Homme sont la théorie, les droits sociaux sont la pratique). Si l'on accorde en théorie que tous les êtres humains sont des êtres dignes, alors il s'ensuit en pratique qu'il est immoral d'en faire travailler certains 15 heures par jour dans des conditions insalubres, de les exploiter, de les maintenir dans la précarité, de les sous-payer, etc. Allons plus loin : si ma dignité est intrinsèque à ma personne, si elle ne dépend pas de mon statut social, alors je devrais avoir le droit de vivre décemment même si je ne travaille pas. D'où la nécessité morale d'un revenu universel. Droits de l'Homme et travail forcé sont incompatibles : si mon existence doit se justifier socialement, c'est qu'on ne m'accorde pas de dignité propre à moi-même en tant qu'être

conscient, on ne m'accorde qu'une dignité relative au rôle social que je joue (c'est parce que je joue ce rôle social que je suis un être digne qui a le droit de vivre bien, et non parce que je suis un être humain).

D'un point de vue pratique, l'on observe donc que notre dignité est rattachée à notre rang social. « Tu ne pourras vivre bien que si tu sers la société », en d'autres termes, « ta vie ne sera respectée que si tu travailles, tu ne seras jamais respecté pour toi-même, en tant qu'être humain ». Cette injonction sociale est moralement scandaleuse et contraire à l'esprit des Lumières. En tant qu'être conscient, je suis intrinsèquement digne, donc je mérite de vivre, même si je ne sers pas la société. Prétendre le contraire, c'est me réifier, c'est à dire ne m'accorder qu'une dignité extrinsèque relative à mon utilité. « Sers à quelque chose ou vis dans la misère », tel est le message tacite de la société dans laquelle nous vivons.

À ces arguments, certains répondront peut-être, en se disant “pragmatiques”, qu'il est économiquement impossible d'instaurer un revenu universel, le travail étant la seule source de création de richesse. Bien que cet argument soit fort discutable, imaginons qu'il soit vrai pour poursuivre notre raisonnement. Si la société est dans l'incapacité d'offrir une vie digne à ses membres, alors elle doit au moins leur permettre de refuser une vie non-conforme à leur dignité, c'est à dire leur accorder un droit au suicide indolore. Même si le travail était la seule source de richesse, il serait toujours immoral de condamner quelqu'un au travail forcé ou à la pauvreté extrême car ces situations ne sont pas conformes à la dignité humaine. Or, si l'on est dans l'impossibilité de délivrer une personne du travail forcé ou de la pauvreté, alors on a le devoir moral, au nom de la dignité de cette personne, de lui donner les moyens d'échapper sans souffrir à sa situation, c'est à dire de lui permettre de refuser le réel tel qu'il s'impose à elle sans que cela se paye par des souffrances atroces. À défaut de pouvoir offrir aux gens une vie décente, il faut les libérer de la contrainte sociale qui les étroit en leur donnant les clés d'un suicide indolore (car, rappelons-le, dès que je peux me suicider sans douleurs, je ne suis plus socialement contraint à vivre, donc socialement libre, même dans le travail forcé ou dans la pauvreté extrême, étant donné que je peux toujours choisir de refuser ces situations dégradantes sans que mon choix se solde par des souffrances). Non au viol social !

Pour écarter un sophisme populaire, l'idée d'un revenu universel ne suppose pas que le travail soit notre ennemi : c'est seulement le travail forcé que nous refusons. Le revenu universel permettrait de travailler par choix délibéré, par décision personnelle, et non par contrainte, ce qui ne rendrait le travail que plus productif (en travaillant par plaisir et avec plaisir, nous sommes plus efficaces que lorsque nous travaillons par contrainte). Travailler pour survivre, qu'on le veuille ou non, c'est de l'esclavage ; travailler par choix délibéré, en vue d'un but extérieur à ce travail, c'est l'expression de sa liberté. En un mot, *revenu universel pour travailler par choix délibéré (et non par contrainte) et droit au suicide indolore pour vivre par choix délibéré (et non par contrainte) sont les deux faces d'une même médaille que l'on nomme « civilisation »*.

Socrate, comme le narre Platon dans son *Apologie*, préférait boire la cigüe plutôt que de vivre des situations non conformes à sa dignité telles que l'exil ou la prison. Pour les stoïciens, le suicide était considéré comme une sortie raisonnable lorsque la vie devenait trop douloureuse, le réel trop hostile ou la situation trop déshonorante ; se tuer était donc, dans ces occurrences, vu comme une preuve de maturité spirituelle. La pièce *Jules César* de Shakespeare montre qu'il était de coutume, chez les Romains, de se suicider lorsqu'on avait perdu son combat et qu'on jugeait que sa vie ne valait plus la peine d'être vécue : ce n'était pas perçu comme un signe de lâcheté, mais de courage.

Comme l'explique Philip Nitschke dans *Pilule Douce*, l'armée a parfois doté ses soldats et ses espions de capsules de cyanure afin qu'ils soient en mesure d'échapper par suicide à la torture et aux aveux forcés. Ainsi, il semblerait que l'on préfère mourir rapidement plutôt qu'être torturé.

Jacques Bingen, figure éminente de la Résistance française, membre de la France libre puis délégué du général de Gaulle auprès de la Résistance intérieure Française, est arrêté par la police allemande le 12 mai 1944 (il a alors 36 ans). Grâce à sa capsule de cyanure, il se suicide immédiatement pour ne pas parler et échapper à la torture.



Ce héros de la Résistance illustre ainsi parfaitement la formule de Montaigne précédemment citée : « Qui a appris à mourir à désappris à servir ». Parce qu'il savait comment mourir, il a pu – par son suicide – refuser de servir la police allemande et fuir ses tortures. C'est ainsi la possibilité d'un suicide indolore qui lui a permis d'être héroïque, d'être un Résistant jusqu'au bout, de dire non au Réel lorsque celui-ci a pris la figure du nazisme. (Certes, peut-être aurait-il eu, même sous la torture, le courage de ne pas dénoncer ses frères Résistants et d'être loyal à ses principes jusqu'au bout, mais il aurait alors eu à subir des supplices atroces, c'est à dire à vivre une situation de captif non conforme à sa dignité d'être humain. Grâce à sa capsule de cyanure, il est resté socialement libre jusqu'au bout, car il vivait avec la possibilité permanente de mourir sans douleur – ou presque, la capsule de cyanure n'étant peut-être pas la meilleure méthode de trépas serein selon Nitschke).

Or, l'histoire de Jacques Bingen peut être considérée comme une allégorie de la condition humaine. Même sans être soldat sous l'Occupation, en tant qu'êtres vivants, nous risquons en permanence d'être “capturés” par des maladies ou des accidents graves qui peuvent nous soumettre à d'effroyables tortures (un cancer incurable, par exemple, est aussi horrible que la police allemande nazie), par conséquent, il serait légitime que nous disposions tous de notre capsule-suicide pour être à même de fuir ces tortures. *Nous sommes tous des soldats en mission sur une Terre hostile, exposés à la capture des maladies, des accidents, des dangers naturels et de la perversité humaine, donc nous devons disposer de notre capsule-suicide au cas où nous nous fassions capturer par un excès de souffrance afin d'être en mesure d'échapper à un réel atroce et inhumain.*

Certains répondront qu'il sera toujours temps de s'occuper de son trépas lorsque nous serons en souffrance, et qu'en attendant, nous pouvons vivre heureux sans y penser. C'est faux. Lorsque nous sommes pris par la souffrance, nous n'avons souvent plus le temps ni l'énergie de se préparer un suicide indolore (car se procurer le matériel nécessaire pour mourir paisiblement, dans le contexte actuel, demande à la fois de la patience et de l'acuité intellectuelle au vu des démarches complexes à accomplir). Si Jacques Bingen avait attendu d'être arrêté par la police allemande pour songer à se procurer du cyanure, il aurait fini dans d'innommables tortures. De même, si nous attendons d'être dans une situation d'extrême souffrance pour penser à organiser notre trépas, il y a de fortes chances pour que nous mourions dans d'atroces douleurs.

Comme l'écrit Cioran dans ses *Aveux et anathèmes* : « Impossible de dialoguer avec la douleur physique. » En effet, lorsque nous sommes saisis par la douleur, il n'est plus temps de dialoguer. Il faut donc délibérer avant, c'est à dire anticiper, afin d'être en mesure de fuir la douleur quand elle s'impose à nous. S'il s'agit d'une douleur transitoire, ou permanente mais supportable, alors le fait de savoir qu'on peut la fuir nous insufflera un sentiment de liberté, source de courage pour affronter la situation. Le fait d'avoir la possibilité d'un suicide indolore peut donner envie de lutter pour la vie jusqu'au bout (on est libre, donc on vit par choix délibéré)... À l'inverse, ne pas avoir cette possibilité peut inspirer un sentiment d'enfermement et conduire à un suicide passionnel.

Il est maintenant temps de répondre à une objection des partisans du mouvement Pro-Life. Ces derniers affirment que, si des méthodes de trépas serein sont à la portée de tous, alors le nombre de suicides augmentera et des personnes se suicideront pour des mauvaises raisons (dépressions, chagrins d'amour, etc) alors qu'elles pourraient vivre encore. Cet argument est vicié, pour ne pas dire vicieux. Tout d'abord, même actuellement, un grand nombre de personnes se suicident pour des « mauvaises raisons » : l'interdiction tacite du suicide indolore ne résout pas le problème. Ensuite, tous ceux qui se suicident, sans exception, mériteraient un trépas serein conforme à leur dignité d'êtres humains même s'ils se suicident pour des « mauvaises raisons ». Enfin, nous ne pouvons jamais nous mettre à la place d'autrui et éprouver sa souffrance (se mettre à la place d'autrui, ce serait être autrui, mais alors l'autre ne serait plus l'autre, mais moi, ce qui serait absurde : autrui est donc par définition inaccessible), nous ne pouvons donc jamais savoir ce que autrui ressent, nous ne pouvons que l'imaginer. Par conséquent, ce qui nous paraît une mauvaise raison de suicide est peut-être une bonne raison pour lui, si sa souffrance est permanente et insupportable. La souffrance mentale, souvent invisible, peut être extrême (en dépit des psychiatres, psychanalystes et psychothérapeutes) et justifier le recours au suicide. Une même souffrance physique peut aussi être vécue différemment selon les personnes (supportable pour certaines, insupportable pour d'autres).

En un mot, nous ne pouvons jamais juger si autrui se suicide pour une bonne ou pour une mauvaise raison car nous ne sommes pas à sa place et ne savons donc pas ce qu'il vit. Nous ne pouvons donc pas nous permettre de le priver de sa liberté d'action et de décider pour lui s'il doit vivre ou mourir.

De plus, nous avons lieu de penser qu'un accès universel à des méthodes de trépas serein diminuerait le nombre de suicides. Non seulement parce que beaucoup de suicides sont dus à la peur de mourir et parce que la possibilité d'une fin paisible est une incitation à vivre, ce que nous avons vu (en se sentant libre et en n'ayant plus peur du trépas, l'on vit plus heureux et l'on a moins de raisons de se suicider), mais aussi parce que ceux qui se suicident pour des « mauvaises raisons » (conservons cette formule perverse pour mener notre raisonnement à son terme) le font souvent parce qu'ils souffrent d'un manque d'écoute, d'attention et d'estime. Être un « dépressif » ou un « suicidaire », dans notre monde capitaliste où le bonheur et la productivité sont des injonctions sociales, ça ne fait pas sérieux. C'est noir, c'est glauque, c'est sale, c'est lâche, c'est psychotique, etc. Ainsi, les personnes souffrant de dépression ou de pensées suicidaires sont stigmatisées, rejetées et délaissées par la société, ce qui ne peut que les encourager davantage à se suicider.

Si ces personnes en souffrance étaient véritablement écoutées, si leur désir de pouvoir en finir paisiblement n'était pas rejeté et considéré comme une idée aberrante mais exaucé et reconnu rationnel, alors, dans beaucoup de cas, elles se sentiraient appartenir à l'Humanité et leurs pensées suicidaires, engendrées par leur délaissement affectif et social, s'évanouiraient. En revanche, si on enferme ces personnes dans une définition (dépressif, suicidaire, etc) les excluant de l'Humanité dite « normale » et si on ne prend pas leurs idées au sérieux, alors elles auront du mal à se sentir exister en tant qu'êtres humains et n'en seront que plus confirmées dans leur cheminement suicidaire. Or, en lisant les grands écrivains, l'on remarque que la mélancolie et la dépression sont fréquemment des sources (ou des signes) de lucidité et des moteurs de l'intelligence. Comme le montrait Aristote, la mélancolie est souvent un symptôme de génie. Les « mélancoliques » et les « dépressifs » mériteraient ainsi plus souvent des chaires pour exprimer leurs pensées (qui seraient utiles à l'amélioration de la société) que des séjours humiliants en hôpitaux psychiatriques. Être nourris au Prytanée plutôt qu'être conduits à boire la cigüe... (Socrate, pour élever spirituellement ses semblables, prétendait mériter être nourri au Prytanée, c'est à dire nourri et logé par la société, plutôt qu'être condamné à mort).

Nous en revenons insensiblement au problème de la dignité, transposé du social au psychologique. En tant qu'êtres humains, nous avons tous la même dignité, quelles que soient nos caractéristiques psychologiques : névrosés ou psychotiques, stables ou bipolaires, joyeux ou dépressifs, nous méritons tous le même respect. Une personne ayant des désirs suicidaires ne doit pas être moins respectée que ses semblables, il est donc immoral de la définir par son trait psychologique (et non par son humanité), de la stigmatiser et de la rejeter. Rappelons la définition démocratique de la liberté (au sens social du terme) énoncée dans l'article 4 de la *Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen* : « La liberté consiste à faire tout ce qui ne nuit pas à autrui ». Celui qui met fin à ses jours ne nuit pas à autrui, sa vie n'appartient qu'à lui seul : lui refuser la possibilité de se suicider sans douleur, c'est donc bafouer sa dignité. À l'inverse, lui accorder ce droit, c'est le reconnaître en tant qu'être humain digne et libre, le rassurer et l'inciter à vivre. L'écrivain Dominique Éddé, dans son article intitulé « Humaniser la mort » (il faudrait plutôt dire : « Humaniser le trépas »), résume très bien pourquoi il faut écouter les personnes en souffrance, prendre au sérieux leurs idées et accéder à leur demande de trépas paisible : « Assurés du bon moyen de se tuer, nous aurions moins besoin d'y penser, nous aurions tout le temps d'y penser. Le désespoir n'est jamais mieux désarmé que par le sentiment d'être entendu. Savoir qu'on peut mourir en paix donne envie de vivre. »

De plus, il n'y a rien de plus propice au malheur que le diktat du bonheur. Faire du bonheur un devoir (« sois heureux ! »), une norme (« les gens normaux sont heureux ! »), c'est exclure et culpabiliser le malheureux en le définissant comme anormal (si le bonheur est la norme, le malheur est anormal et coupable). Or, comme l'a montré Kant, le bonheur est un « idéal non de la raison, mais de l'imagination » : on ne sait pas ce qui nous rendrait vraiment heureux, on ne fait que l'imaginer. (Peut-être, suggère Kant, que le bonheur tel que nous le rêvons est inatteignable). Le

devoir d'être heureux sans savoir ce qui rend heureux est donc un devoir impossible à accomplir et source de déceptions. Mieux vaut ainsi renoncer à ce devoir : cela évite la frustration de l'échec et la stigmatisation des malheureux. Pour être heureux, ouvrons-nous au présent, faisons ce que nous aimons et renonçons à l'impératif du bonheur. Ainsi, ne plus être soumis au devoir de vivre et d'être heureux nous aidera à vivre heureux. Accordons-nous le droit de refuser tout excès de souffrance qui s'imposerait à nous afin que notre vie soit sereine et conforme à notre dignité.

La mort, nous l'avons vu, n'est rien. Comme l'écrit Cioran dans son *Précis de décomposition* : « La vie inspire plus d'effroi que la mort : c'est elle qui est le grand inconnu. » En effet, ce n'est que dans la vie que l'on souffre. La mort est absence de souffrance. Par conséquent, la mort peut légitimement devenir une perspective rassurante et consolante quand la vie est dure, même si on n'a pas l'intention de se suicider. Savoir, lorsque l'on souffre, que la mort est à portée de main (et que l'on est donc en mesure d'échapper à nos souffrances) aide à supporter la vie. « La pensée du suicide est une puissante consolation, elle aide à passer plus d'une mauvaise nuit », écrit justement Nietzsche dans *Par delà le bien et le mal*. Mais pour que la mort soit vraiment à portée de main sans qu'on ait à souffrir pour en bénéficier, il nous faut des méthodes de trépas indolore à disposition. On remarque ici que les “mélancoliques” de l'histoire littéraire, comme Mary Shelley, Charles Baudelaire et Emil Cioran, ont raison contre tous les autres sur la question de la mort : comme ils le montrent bien, la mort n'est pas quelque chose d'effrayant, de triste, de glauque, etc, mais la fin des souffrances, le sommeil éternel, la délivrance suprême.

L'idée de la mort, loin d'être une idée morbide, est donc un trou d'air par lequel l'esprit peut respirer lorsque la vie est asphyxiante. Ne colmatons donc pas ce trou d'air par l'interdiction tacite du suicide indolore.

Baudelaire exprime avec majesté cette idée dans son poème « La mort des pauvres » (extrait des *Fleurs du Mal*) sur lequel nous pourrions conclure notre chapitre :

*C'est la Mort qui console, hélas ! et qui fait vivre ;  
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir  
Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre,  
Et nous donne le coeur de marcher jusqu'au soir ;*

*A travers la tempête, et la neige, et le givre,  
C'est la clarté vibrante à notre horizon noir ;  
C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre,  
Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir ;*

*C'est un Ange qui tient dans ses doigts magnétiques  
Le sommeil et le don des rêves extatiques,  
Et qui refait le lit des gens pauvres et nus ;*

*C'est la gloire des Dieux, c'est le grenier mystique,  
C'est la bourse du pauvre et sa patrie antique,  
C'est le portique ouvert sur les Cieux inconnus !*

Même en laissant de côté la poétique religieuse et en gardant en vue que la mort n'est rien, nous remarquons, en lisant ce poème, que la perspective de la mort est à la fois consolante et stimulante car elle nous promet que nos souffrances ont une fin. La mort, dans ce poème, comme dans la *Lettre à Ménécée* d'Épicure, est associée à l'absence de souffrances.

Ce poème n'est pas une incitation au suicide mais bien à la vie : l'idée de la mort « fait vivre » et « donne le cœur de marcher jusqu'au soir ». Sans cette idée, les pauvres (dont il est question dans ce poème) seraient privés de consolation et succomberaient sous le fardeau de leur misère sociale. Il est donc moralement indispensable de mettre en place des méthodes de trépas serein accessibles à tous afin de préserver et de rendre meilleur cet « élixir » qui donne la force

d'affronter « la tempête, et la neige, et le givre ». C'est en permettant aux gens de mourir sans douleur quand ils le décident, autrement dit, en leur rendant le sommeil de la mort accessible à tout instant afin qu'ils puissent refuser tout excès de souffrance indigne de leur humanité, qu'on les incitera à « marcher jusqu'au soir ». À l'inverse, si l'on continue à délaisser socialement les personnes en souffrance (physique ou mentale), à les claustre dans une identité dépréciative et à leur refuser un trépas paisible, alors qu'on ne s'attende pas à voir diminuer le nombre de suicides passionnels, de dépressions, de souffrances physiques interminables et d'agonies intolérables. Nous sommes des êtres humains dignes, or un excès de souffrance n'est pas conforme à notre dignité, donc nous devons toujours être socialement en mesure de refuser un réel indigne de nous.

## *Chapitre 4 : Contre les sophismes de l'intégrisme religieux*

Toute idéologie religieuse Pro-Life est une idéologie intégriste. Cela parce qu'elle défend toujours une thèse à la fois philosophiquement aberrante et moralement insoutenable : *notre vie ne nous appartient pas*, elle appartient à Dieu, c'est un don de Dieu, donc nous n'en faisons pas ce que nous voulons. De la même manière qu'un stylo est fait pour écrire et appartient à son propriétaire, nous sommes fait pour obéir à Dieu et nous lui appartenons : nous avons une fonction assignée et un propriétaire, comme une chose. Si le stylo a de la valeur, ce n'est qu'une valeur extrinsèque relative à son utilité pour son propriétaire. De même, si nous avons de la valeur, ce n'est pas intrinsèquement, en tant qu'êtres humains, mais relativement à notre appartenance divine. En tant qu'êtres humains, nous ne sommes que de misérables pécheurs sans dignité. Ce n'est qu'en tant que créatures de Dieu que nous avons une dignité, celle-ci n'est donc pas liée à notre humanité mais à Dieu en nous (ou à notre part divine, ce qui revient au même).

Comme notre vie ne nous appartient pas, la décision de vivre ou de mourir ne nous appartient pas non plus : seul Dieu décide de l'heure de notre trépas. Nous sommes soumis à Dieu, nous devons donc lui obéir jusqu'au bout, supporter jusqu'au bout les épreuves auxquelles il nous livre, sinon nous paierons très cher pour notre désobéissance par des tortures post-mortem (Enfer, etc). Se suicider, c'est refuser de souffrir jusqu'au bout, c'est refuser de passer toutes les épreuves auxquelles Dieu nous confronte, c'est donc désobéir. C'est décider de l'heure de notre fin, or cette décision appartient à Dieu, c'est donc s'arroger un droit de Dieu, ce qui est mal. La vie appartient à Dieu : se suicider, c'est donc spolier un bien de Dieu, c'est devenir l'ennemi de Dieu... Quelles que soient les souffrances que nous endurons, il faut vivre à tout prix pour ne pas s'exposer à la colère de Dieu. (Dieu est amour, mais qui aime bien châtie bien, alors Dieu nous torture toujours par amour, y compris lors de notre agonie : ne fuyons donc pas les souffrances qui nous sont infligées pour notre bien par un père aimant...). La souffrance fait grandir, la souffrance purifie, la souffrance sauve, la souffrance est un cadeau de Dieu, une opportunité qu'Il nous offre pour nous repentir de nos péchés et gagner le Ciel. Gardons-nous donc de vouloir la fuir. C'est dans la souffrance que la Vérité se révèle. Fuir la souffrance, c'est donc fuir la Vérité. Etc. (Nous pourrions composer des variations sur ce thème jusqu'à l'infini).

La Bible, nous le savons, énonce la volonté de Dieu par l'intermédiaire des Douze Apôtres. Ce qui est écrit dans la Bible est donc indiscutable, qu'on le veuille ou non. Il n'y a rien à comprendre, il n'y a qu'à croire et qu'à obéir. Or, nous le savons, il est écrit : « Tu ne tueras point ». Cela vaut pour la vie des autres comme pour la sienne (se suicider, c'est se tuer soi-même, donc tuer quelqu'un...). Et surtout, cela vaut pour toute vie humaine, du fœtus au vieillard grabataire. Tu ne tueras point : tu ne tueras ni fœtus ni vieillard en train d'agoniser dans d'atroces souffrances. D'où l'interdiction religieuse de l'avortement et de l'euthanasie. Ainsi, un commandement semblant à première vue relever du bon sens (« tu ne tueras point ») peut s'avérer très pervers et très injuste. Suivre ce commandement à la lettre empêche une femme violée d'avorter d'un enfant non-désiré et à un vieillard atteint d'une maladie incurable d'abrèger ses souffrances. Si je suis face à un malade incurable en train d'agoniser et de vomir ses excréments, je dois le laisser souffrir jusqu'au bout, je ne dois pas abrèger ses souffrances. *Tu ne tueras point...*

Prétendre que notre vie ne nous appartient pas, c'est nier la contingence. Je ne suis pas là sans raison, mais parce que Dieu l'a voulu, ma vie lui appartient. Soit. Mais dans ce cas, Dieu a aussi voulu que des enfants meurent de faim, se fassent violer par des pédophiles ou naissent orphelins et sans ressources. Si Dieu créé et gouverne le monde, alors il veut tout ce qui arrive, y compris le mal. Nier la contingence, c'est justifier tout ce qui arrive en le rapportant à la volonté de Dieu, c'est prétendre que ce qui nous paraît mal (le nazisme, la faim dans le monde, les cancers, etc) est en fait un bien car tout sert à l'ordre du monde créé et gouverné par Dieu. Si je fais le mal, je le

fais bien par choix, par ma propre perversité, mais le mal que je fais sera réintégré à l'ordre du monde par Dieu, c'est à dire transformé en bien (de la même façon que le mal que fait Satan sert à nous châtier pour nos péchés). Par conséquent, tout le mal qu'ont fait les nazis ou les staliniens a été réintégré à l'ordre du monde par Dieu, il a donc été un bien. Poursuivre le raisonnement jusqu'au bout et l'appliquer à des exemples historiques concrets permet ainsi de saisir la perversité de la structure de pensée religieuse : nier la contingence et prétendre que Dieu gouverne le monde, c'est justifier l'injustifiable. Si, comme l'écrit le catholique Léon Bloy, « le hasard est la Providence des imbéciles », alors nous devons reconnaître que tous les malheurs qui nous arrivent ne sont pas arbitraires mais mérités. Si j'ai un cancer, ce n'est pas un hasard, c'est parce que je le mérite. Ce cancer ne procède pas seulement d'une nécessité biologique aveugle mais bel et bien d'une intention divine : c'est Dieu qui l'a voulu. Ce cancer m'élèvera spirituellement et lavera mon âme de ses souillures. C'est donc un bien.

Les religieux répondent parfois que les êtres humains sont les seuls auteurs et les seuls responsables du mal. Bossuet, dans cette perspective, écrivait : « tout ce qui est bien vient de Dieu, tout ce qui est mal de nous seuls ». S'il y a des guerres, des attentats, de la misère sociale, etc, c'est parce que nous nous combattons les uns les autres et que nous manquons de fraternité. Cela est vrai. Mais comment un Dieu à la fois bon et tout-puissant peut-il permettre de tels crimes ? Si Dieu est bon, alors il n'est pas tout-puissant et ne *peut* donc pas empêcher le mal ; s'il est tout-puissant, alors il est méchant : il pourrait empêcher le mal mais il ne *veut* pas ; mais s'il est à la fois bon et tout-puissant, comment se fait-il qu'il y ait du mal dans le monde et que des innocents souffrent ? Ceci est la première objection à la réponse religieuse : un Dieu dont le niveau d'exigence morale est inférieur au nôtre (en permettant des crimes que nous ne permettrions pas si nous étions à sa place) n'est pas Dieu, c'est une aberration. Deuxième objection : il y a du mal qui ne vient pas de l'Homme mais de la Nature, un *mal naturel*. C'est le cas des catastrophes naturelles, de beaucoup de maladies, et de la mortalité elle-même. Être mortel, c'est à dire vieillir, est un mal dont nous ne sommes pas responsables. Vivement le transhumanisme.

En 1755, le tremblement de terre de Lisbonne a beaucoup interrogé les philosophes des Lumières. Cette catastrophe naturelle n'a pas été causée par l'Homme et a tué beaucoup d'innocents : comment Dieu a-t-il pu donc la permettre, s'il est à la fois bon et tout puissant ? De même, Diderot, dans sa *Lettre sur les aveugles*, se penche sur le cas des aveugles-nés. Ces derniers, venant de naître, n'ont pas eu le temps de pécher. Comment se fait-il donc que Dieu les frappe de cécité alors qu'ils n'ont rien fait de mal ? Autre injustice, parmi mille autres, qui témoigne de l'absurdité de l'idée de Dieu sur le plan moral.

Nous connaissons tous l'histoire d'Adam et Ève, inutile de la rappeler. Ils ont péché, donc ils doivent payer. Or, comme nous sommes leurs descendants, nous devons aussi payer pour leur péché. C'est pourquoi nous méritons de souffrir, même si nous n'avons rien fait de mal. Nous sommes sur Terre pour expier les crimes de nos premiers parents. Rien de plus rationnel, n'est-ce pas ? Blaise Pascal (grand philosophe mais aussi grand défenseur de la doctrine catholique) écrit, dans ses *Pensées* : « Il faut que nous naissions coupables, sinon Dieu serait injuste ». Ainsi, nous naissons coupables, ce qui implique non seulement que nous méritons les souffrances qui nous arrivent, mais aussi que nous devons souffrir jusqu'au bout pour avoir le temps d'expier nos crimes. *Se suicider, c'est fuir le châtement auquel Dieu nous soumet pour nous laver de nos péchés*. C'est donc un acte lâche et moralement condamnable. Quelqu'un qui s'est suicidé n'a pas eu le temps de souffrir suffisamment pour se repentir de ses fautes, c'est pourquoi son âme sera damnée, ou du moins envoyée au Purgatoire. *Se suicider, c'est refuser de payer. Le suicide est donc un péché*.

Permettons nous d'invoquer une référence moins orthodoxe en citant un personnage de série télévisée, le tortionnaire Mick Taylor de la saison 2 de *Wolf Creek*. Ce dernier dit perversement à ses victimes : « Nous sommes envoyés ici pour nos crimes. Nous ne pourrons pas partir avant d'avoir payé notre dette. C'est un appel. » Cette réflexion tordue et délirante, mise dans la bouche d'un psychopathe, résume pourtant le cœur de toute pensée religieuse. Nous avons péché, nous avons donc une dette envers Dieu, et notre seul moyen de nous acquitter de cette dette est de nous repentir de nos péchés en souffrant ici-bas. Partir avant d'avoir payé sa dette, c'est à dire se suicider

avant d'avoir assez souffert pour purifier son âme de ses immondices, c'est un péché hideux aux conséquences funestes. Or, comme nous n'avons jamais assez souffert tant que Dieu ne nous fait pas mourir, le suicide est toujours un péché... « Reste en vie pour souffrir ! Tu dois payer ! » Y a-t-il meilleure incitation au suicide ?

Comprenons pourquoi ce sophisme religieux a eu tant de succès et en a toujours. Dire que nous naissons coupables et que nous souffrons pour expier nos fautes, cela paraît effrayant à première vue, et cela l'est effectivement. Mais c'est aussi extrêmement rassurant. Si nous souffrons parce que nous sommes coupables, parce que nous le méritons, alors cela implique que notre souffrance a un sens (qu'elle n'est pas arbitraire). Si l'agonie nous révèle la Vérité, alors elle n'est pas qu'atroce, elle a aussi une part lumineuse. En un mot, si nous souffrons pour payer, alors nous ne souffrons pas sans raison, ce qui aide à supporter la souffrance. La culpabilité religieuse donne ainsi une raison aux maux que nous endurons au quotidien, ce qui escamote l'angoisse existentielle de l'absurde. Le plus horrible, ce n'est pas de souffrir, mais de souffrir en vain. La religion nous console en nous disant que nous méritons les souffrances qui nous arrivent car elle nous assure par là que nous ne souffrons pas en vain. Ainsi, ce n'est pas que par sadisme et par masochisme que la religion existe mais aussi par peur de se confronter à la contingence et à l'absurde.

Poursuivons. Les suicidaires s'exposent à des souffrances post-mortem parce qu'en décidant du moment de leur trépas, ils s'arrogent une prérogative de Dieu. Même le monologue d'Hamlet montre bien que dans un contexte religieux, la peur des châtiments divins après la vie prive les personnes en souffrance de la perspective consolante du suicide. Mais dans une optique athée, Hamlet peut tout à fait mettre un terme à ses maux en se tuant sans que cela ait des conséquences fâcheuses pour lui. La vie n'étant pas un devoir, « être ou ne pas être » est véritablement une question à laquelle on répond comme on l'entend. Ce n'est pas Dieu qui décide, c'est nous.

Le cinéaste Woody Allen montre avec humour que la thèse que Dieu existe est incohérente d'un point de vue moral. Il écrit : « Je ne sais pas si Dieu existe, mais s'il existe, j'espère qu'il a une bonne excuse ! » En effet, pour avoir permis les guerres, la famine, le nazisme, le stalinisme, etc, il faut avoir une sacrée excuse ! Ou pour le dire plus sérieusement, aucune excuse ne peut justifier le mal dans le monde. On aura beau se réfugier dans des théodicées tortueuses démontrant que Dieu ne fait pas le mal en dépit des apparences et que les voies du Seigneur sont impénétrables, on ne parviendra jamais à concilier l'idée de Dieu avec la souffrance d'un enfant innocent. Moralement parlant, la religion ne tient pas la route.

Abordons désormais l'aspect purement métaphysique de la religion. Selon les religieux, Dieu a créé le monde et le gouverne à chaque instant ; de même, il nous a créés (nous sommes ses créatures) et demeure auprès de nous à chaque instant, même dans les pires moments de notre vie. Ainsi, c'est Dieu qui fait être le monde et qui soutient mon existence.

Or, la branche de la philosophie que l'on nomme la phénoménologie a réfuté ces thèses. La phénoménologie (dont Husserl, Merleau-Ponty et Sartre sont de grandes figures), c'est l'étude (logos) des phénomènes, c'est à dire l'étude de ce qui nous apparaît (phaino, en grec, signifie apparaître). Plus précisément, c'est la recherche de la source des phénomènes, autrement dit de la source du réel. Pourquoi y a-t-il un monde et pourquoi existons-nous ? Quel est le premier principe de réalité ? À ces questions qui n'en sont qu'une, les religieux ont répondu « Dieu ». Les phénoménologues, au contraire, répondent « l'être humain ». Le seul principe de réalité, c'est l'être humain. C'est moi. Non moi en tant qu'individu particulier (mes caractéristiques sociales, biologiques ou psychologiques ne me définissent pas), mais moi en tant qu'esprit. *Je suis celui par qui il se fait qu'il y a un monde.* Avant que j'existe, il n'y avait rien, et quand je ne serai plus, il n'y aura plus rien. Le passé et le futur de l'humanité (ou de l'univers) n'existent que par ma conscience. Quand je ne suis plus conscient, il n'y a plus rien. Tout n'existe que par ma conscience.

Cela ne veut pas dire que le monde n'est qu'un produit de notre esprit (qu'il n'existe que dans notre tête) : le monde est bien réel et extérieur à moi. Cependant, il n'existe que par ma conscience, donc pendant que je suis conscient. Rien ne me précède, rien ne me survit. L'on peut certes former le raisonnement selon lequel « après moi, il y aura toujours quelque chose », mais quand je ne serai plus, je ne pourrai plus former ce raisonnement : il n'y aura plus rien. Néant. Nothingness. Ce n'est

donc pas Dieu qui fait être le monde, mais ma conscience. Ce n'est pas Dieu qui soutient mon existence, celle-ci ne repose que sur elle-même.

Comme l'écrit Heidegger, autre fondateur de la méthode phénoménologique : « Nous sommes les Bergers de l'Être. » En effet, c'est nous qui faisons advenir l'Être (bien que ce soit malgré nous), c'est par nous qu'il y a de l'Être. Sans nous, plus d'Être. La conscience est le centre de gravité de l'Être, la lumière sans laquelle tout s'évanouirait dans les ténèbres. C'est la conscience qui fait être l'Être.

Tout suppose la conscience. Un paysage, une fleur, un sourire, supposent une conscience qui les regarde ou qui les pense. Dire « il y a un monde » suppose que « je suis », car quand je ne suis plus, je ne peux plus dire « il y a ». Tout « il y a » suppose un « je suis », c'est à dire une conscience. Sans « je suis », plus de « il y a ». Sans moi, plus rien. Ce raisonnement, auquel la religion a donné une apparence extravagante et aberrante, est pourtant aisément vérifiable par introspection. Lorsque je me demande, dans le silence de la méditation, qu'est-ce qu'il y aurait eu sans moi, j'acquiesce facilement l'intuition qu'il n'y aurait rien eu... S'il y a quelque chose, c'est parce que je suis là pour en témoigner. Si je n'avais pas été, il n'y aurait jamais eu de « il y a », ça aurait été le néant.

Pour approfondir cette question de la conscience, se référer au poème « Hymne à la philosophie » que j'ai inséré en Supplément 1, en fin d'ouvrage. Venons-en désormais aux conséquences de l'analyse phénoménologique qui nous concernent. Si nous sommes la source de tout, alors nous sommes notamment la source des valeurs. Le Bien est le Mal n'existent pas en soi, dans la Nature ou dans le Ciel, mais relativement à nous : ce sont des constructions de la conscience. L'univers est neutre, indifférent. Pour l'univers, il n'y a ni bien ni mal, comme l'écrit très bien, par exemple, Stephen King dans son roman *Shining* : « Le monde ne nous veut pas de mal, mais il ne nous veut pas de bien non plus : il se fiche de ce qui nous arrive. » Il n'y a de bien et de mal que pour une conscience. (Seul un être humain peut dire « ceci est bien » ou « ceci est mal ».) Le Bien et le Mal étant des notions relatives à l'être humain, il est donc rationnel de définir le Bien comme ce que nous désirons et le Mal comme ce que nous ne désirons pas.

Comme l'écrit Spinoza dans son *Éthique* (III, 9) : « Nous ne faisons effort vers rien, ne voulons, n'appétons ni ne désirons aucune chose parce que nous jugeons qu'elle est bonne ; mais, au contraire, nous jugeons qu'une chose est bonne parce que nous faisons effort vers elle, parce que nous la voulons, appétons et désirons. » En d'autres termes, ce n'est pas parce qu'une chose est bonne que nous la désirons, mais c'est parce que nous la désirons qu'elle est bonne. Toute valeur est relative au désir qui la vise : par exemple, c'est parce que nous ne désirons pas être tués que nous avons défini le meurtre comme étant un mal. Si nous ne désirions pas qu'il n'y ait pas de meurtre, alors le meurtre ne serait pas moralement mauvais (il n'y a rien de moralement mauvais en soi, seulement pour une conscience). Le raisonnement s'applique aussi à la beauté : celle-ci n'existe pas non plus en soi, elle est toujours relative à un regard. Une chose ou une personne est toujours belle pour un regard : la beauté n'existe donc que par le regard. (A nouveau, cela ne signifie pas qu'elle n'est qu'un produit du regard, elle existe bien de façon extérieure et objective, mais elle n'existe que par le regard humain).

Revenons au plan moral. C'est nous, les êtres humains, qui sommes les auteurs des notions de Bien et de Mal, c'est nous qui définissons ce qui est bien et ce qui est mal en fonction de nos désirs. Par exemple, une relation sexuelle entre consentants est un bien parce que les deux actants de la relation la désirent ; le viol est un mal car la victime ne désire pas être violée. Comme le fait Rousseau dans son *Contrat Social*, il convient de distinguer les désirs particuliers, qui peuvent aller à l'encontre des désirs d'autrui et qui ne doivent donc pas faire loi, des désirs universels, partagés par tous, non relatifs à nos particularités biologiques ou sociales mais à notre humanité, qui eux, doivent s'incarner en lois. Ces désirs universels (non propres à quelques êtres humains, mais à tous : être respectés conformément à notre dignité, etc) forment ce que Rousseau appelle la volonté générale. C'est cette dernière qui doit être la source de la loi, non un prétendu fondement divin ou naturel qui ne fait que dissimuler les intérêts particuliers de quelques uns.

Ainsi, partant du principe que la source de la loi n'est que le désir humain, il est absurde de définir comme un mal ce que nous désirons ou comme un bien ce que nous ne désirons pas. C'est



devenir l'esclave de nos propres concepts alors que ces derniers nous appartiennent. Or, le droit au suicide indolore est un bien pour tous ceux qui vivent dans un excès de souffrance physique ou mentale et qui désirent mourir sereinement, de même que pour tous ceux qui ont peur de mourir en souffrant et qui sont rassurés par la perspective d'un trépas serein à portée de main. Certains répondront alors : « mais leur suicide fera du mal aux autres ! ». Peut-être. Mais considérer qu'un être humain doit vivre pour les autres quand il ne désire plus vivre pour lui-même, c'est le réifier et bafouer sa dignité, ce qui est un mal (si l'on considère que le mal, c'est ce qui bafoue la dignité humaine). Les êtres humains ne sont pas des choses, ils n'appartiennent donc à personne d'autre qu'à eux-mêmes. Notre vie nous appartient : c'est à nous seuls de décider si nous voulons vivre ou mourir. Le suicide indolore, qui nous permet de vivre et de mourir conformément à notre dignité (de vivre par choix délibéré et de mourir sereinement), est donc un droit qu'on ne peut moralement pas nous refuser. *Le droit au suicide indolore est un bien car il permet aux êtres humains de vivre et de mourir conformément à leur dignité sans mettre à mal la dignité de personne. En revanche, l'interdiction (déclarée ou tacite) du suicide indolore est un mal car elle bafoue la dignité des êtres humains qui désirent mourir en les réifiant (en en faisant la propriété d'autrui, de la société et/ou de Dieu) et en les vouant à des souffrances non conformes à leur dignité.*

# Chapitre 5 : Contre la culpabilisation du suicide

Culpabiliser le suicide, c'est paradoxalement inciter au suicide. Tout d'abord, endurer le mépris ou la condescendance d'autrui est une expérience désagréable qui peut donner des désirs de mort. Ensuite, étant donné que nous sommes toujours en quête de reconnaissance, nous aimons, pour nous sentir (ou nous imaginer) exister dans l'esprit des autres, correspondre à la définition que les autres nous donnent. Cela nous confère le sentiment de « persévérer dans notre être », pour paraphraser Spinoza. Plus nous sommes “conformes” à la définition que les autres donnent de nous, plus nous nous sentons exister, au sens d'être *ceci* ou *cela*.

Par exemple, si les autres me définissent comme un travailleur, alors je vais avoir le sentiment de persévérer dans mon être en travaillant. Plus je travaille, plus je suis un travailleur. Plus je travaille, plus j'existe... À l'inverse, si l'on me définit comme un paresseux, alors je vais me sentir exister, persévérer dans mon être, « être moi-même », en paressant. Plus je paresse, plus je suis un paresseux. Même schéma... L'analyse philosophique nous permet de déceler rapidement l'erreur de ces raisonnements. L'existence n'est pas d'ordre quantitatif, mais qualitatif : je suis ou je ne suis pas, mais je ne suis pas *plus ou moins*... Je n'existe pas plus ou moins selon mes actes : j'existe, point. Tant que je peux me dire « j'existe », j'existe à 100%. Quand je ne peux plus me le dire, alors il n'y a plus personne pour poser de question. Je n'ai donc pas besoin de correspondre à telle ou telle définition pour exister davantage : j'existe déjà pleinement, en tant qu'être humain digne, en tant que conscience. *L'existence n'a pas de degrés : j'existe ou je n'existe pas, mais il n'y a pas de milieu.*

L'expression spinoziste, « persévérer dans son être », est en réalité très perverse, car elle suppose deux erreurs réifiantes, donc moralement désastreuses :

- Nous avons une nature qui nous définit et à laquelle nous ne pouvons pas échapper.
- Nous existons plus ou moins selon que nous nous conformons plus ou moins à notre nature.

Par exemple, un guerrier pourra plus ou moins persévérer dans son être, c'est à dire être plus ou moins guerrier, exister plus ou moins, mais il ne pourra pas échapper à sa nature de guerrier qui le définit (et être autre chose, comme par exemple un prêtre, etc). C'est un guerrier, comme un stylo est un stylo, et c'est comme ça. De même, un “lâche” pourra être plus ou moins lâche, mais ça restera un lâche. Un stylo qui écrit bien est un meilleur stylo qu'un stylo qui n'écrit pas ; de même, un guerrier qui fait la guerre est un meilleur guerrier qu'un guerrier qui médite. Mais dans tous les cas, le stylo reste un stylo et le guerrier un guerrier. Impossible de se choisir : nous sommes ce que nous sommes, comme les choses qui sont ce qu'elles sont. Il faudrait donc, pour exister plus et avoir plus de dignité, persévérer dans son être, faire l'effort d'être toujours plus conforme à sa nature (psychologique, sociale ou biologique), c'est à dire à la définition que les autres nous assignent (voire que nous nous assignons nous-mêmes). Moins nous serons conformes à notre définition et moins nous existerons, donc moins nous serons dignes...

Si l'on applique ce raisonnement pervers aux “suicidaires”, tout devient encore plus terrifiant. Celui qui désire mourir (pour les raisons qui lui appartiennent) va être qualifié par les autres de “suicidaire”, comme si cette appellation le définissait et résumait toute sa psychologie. Or, la seule façon pour un “suicidaire” de persévérer dans son être, de correspondre à sa définition, c'est de se tuer... Le suicidaire qui ne se suicide pas ne sera jamais pleinement conforme à sa nature, il ne pourra donc se sentir pleinement exister qu'en se suicidant. Pour correspondre à la définition que les autres donnent de lui afin de se sentir reconnu (se sentir ou s'imaginer exister dans l'esprit des autres, se sentir appartenir à l'Humanité, etc, en tant que suicidaire, puisque c'est l'identité qu'on lui assigne), pour exister davantage (et ne pas végéter dans un être qui ne persévère pas dans son être, ne pas vivre dans une sorte de demi-existence fade), il doit mourir. Malraux a bien saisi ce piège

pervers de l'identité suicidaire ; dans *La Voie Royale*, il écrit : « Celui qui se tue court après une image qu'il s'est forgée de lui-même : on ne se tue jamais que pour exister. » Cette affirmation est trop radicale car beaucoup de personnes ne se suicident que pour échapper à un excès de souffrance (parce que la vie est devenue insupportable pour elles), mais elle met bien en lumière le fait que se définir comme un suicidaire (le plus souvent sous la pression des autres) peut conduire au suicide par envie de se sentir exister (en persévérant dans son être de suicidaire). Mourir par envie de vivre... Torde, non ?

Ainsi, culpabiliser le suicide en enfermant le "suicidaire" dans une identité figée et dépréciative, c'est encourager au suicide. Ceux qui interdisent tacitement le suicide indolore et cultivent la culpabilisation du suicide pourraient légitimement être accusés d'incitation au suicide. Sans cet interdit tacite et cette culpabilisation, nous avons lieu de penser, d'après l'analyse que nous venons de faire, que beaucoup de suicides seraient évités.

Ne nous définissons donc jamais comme un suicidaire, car alors, nous risquons de nous suicider par envie de nous sentir exister, ce qui serait dommage. Pour ne pas tomber dans le piège social de l'identité suicidaire, répétons-nous constamment cette phrase que Sartre écrit dans *L'Être et le néant* : « Je ne suis pas ce que je suis ». En effet, en tant qu'être humain, en tant que conscience, j'échappe à toute définition. Mes caractéristiques biologiques, sociales, psychologiques ou autres ne me définissent pas. Je suis *conscience de quelque chose* (ce que Husserl appelait l'intentionnalité), et rien d'autre. Ce quelque chose, c'est le monde qui m'entoure. Mais la conscience, elle, n'est jamais quelque chose. La conscience est toujours conscience de ce qui n'est pas elle. Il n'y a de définitions que d'objets, or la conscience n'est pas un objet, donc on ne peut pas la définir. Sénèque le disait déjà : « L'âme, ce par quoi on échappe à toute définition. »

Si je comprends que *je suis conscience* et rien d'autre, qu'en tant qu'être conscient j'existe toujours pleinement, que l'existence n'a pas de degrés, alors je me sentirai toujours exister tant que je serai conscient, même sans correspondre à telle ou telle définition dans laquelle on veut m'enfermer. La prise de conscience de soi en tant que conscience libère du piège social de l'identité et de ses conséquences mortifères. En un mot, comprendre que l'existence n'a pas de degrés libère de la tentation de se définir pour se sentir exister davantage. Comme l'a merveilleusement écrit Descartes, « Je pense, donc je suis » (le fameux cogito du *Discours de la méthode*), « cette proposition : "je suis, j'existe", est nécessairement vraie, toutes les fois que je la prononce, ou que je la conçois en mon esprit » (*Méditations métaphysiques*). Le seul fait que je pense atteste que je suis. La conscience est le seul principe de réalité. Tant que je suis conscient, je suis certain d'être et d'exister : pas besoin de persévérer dans un quelconque être fictif pour cela. En effet, explique Descartes dans ses *Méditations*, même si un mauvais génie me trompait sur tout, si je n'étais certain de rien, le fait que l'on me trompe suppose que je suis, le fait que je doute suppose que je suis. Je peux donc douter de tout, sauf de mon existence. « Je suis, j'existe », cela est certain, et cela suffit à fonder ma dignité.

Le suicide, dans certains cas, est dû à de mauvais "cogitos". Au lieu de se dire « je pense, donc je suis », certains se murmurent : « je travaille beaucoup donc je suis », « je vois beaucoup de monde donc je suis », « je fais beaucoup de choses donc je suis », « je suis très estimé socialement donc je suis », etc. Tous ces raisonnements supposeraient que je *suis* plus ou moins selon mes actes et mes caractéristiques extérieures. Or, le simple fait de penser prouve que je suis, et que je suis à 100%. (L'on ne peut pas être à 30%, 50% ou 80% : soit on est à 100%, soit on n'est pas : rappelons-le, il n'y a pas de milieu).

Ces mauvais cogitos supposent qu'il faut persévérer dans son être pour être plus, autrement dit, que l'on n'existe véritablement que sous condition(s). Je ne suis véritablement que si je travaille beaucoup, ou si je suis estimé socialement, etc. (L'existence ne serait pas un fait, mais un édifice à conquérir. Or, toute construction suppose l'existence, ce qui suppose que l'existence n'est pas une construction...) Ainsi, ne pas persévérer dans mon être (par exemple, ne pas travailler beaucoup et ne pas être estimé socialement) ferait de moi un être moindre, autant dire un loser. « Si tu ne fais pas ceci ou cela, tu seras moins, tu n'existeras pas vraiment ». Un tel raisonnement pris au sérieux engendre un climat d'anxiété permanente ainsi qu'une dévalorisation de soi-même si l'on n'atteint

pas ses objectifs. Cela revient à devoir justifier constamment son existence, à devoir prouver aux autres et à soi-même qu'on est bien 100% existant et qu'on a donc bien une dignité d'être humain. Or, l'être est un fait, il n'a pas à se conquérir. L'être est conscience, la conscience implique la dignité. Il est donc urgent de revenir au cogito de Descartes, « je pense, donc je suis », afin de comprendre que tant que nous sommes conscients, nous sommes pleinement existants et dignes sans avoir à conquérir notre être et notre dignité. Tout ce qui se conquiert est de l'ordre de l'avoir, non de l'être. Le statut d'être humain digne ne se conquiert pas, il est donné, c'est un fait, on doit le reconnaître. Comprendre le « je pense donc je suis » permet ainsi de ne pas se suicider par un sentiment illusoire d'existence incomplète (« exister à faible degré, être un loser, etc ») insufflé insidieusement par une société bafouant la dignité intrinsèque à l'être humain. Descartes contre la société : je pense, donc je suis pleinement moi-même, pleinement existant, pleinement digne.

Je pense, donc je ne suis pas une chose, donc ma vie m'appartient, donc le suicide sans douleur est mon droit. Le droit au suicide indolore est une conséquence directe du cogito cartésien. Si ce qui me définit, ce n'est pas mes caractéristiques sociales, biologiques ou psychologiques, mais ma conscience (ou plutôt la conscience que je suis), alors ma dignité n'est pas relative à mon statut social, à mon corps (gènes, etc) ou à ma structure psychique ; elle est propre à moi-même. Peu importe que je sois bourgeois ou prolétaire, noir ou blanc, bipolaire ou obsessionnel : dans tous les cas, je suis, et tout le reste relève de l'avoir. En tant qu'êtres, nous sommes tous égaux. Sans exception. Seul l'avoir a des degrés. L'être n'en a pas. Ainsi, il n'y a aucune raison morale d'octroyer la possibilité du suicide indolore à certains et de ne pas l'octroyer à d'autres. Or, nous savons que ceux qui ont de l'argent et des relations pourront toujours se suicider sans douleur facilement, tandis que les pauvres, à l'heure actuelle, devront mener un combat solitaire à l'ombre des lois pour se procurer des méthodes de trépas serein.

Récapitulons les conséquences funestes de la culpabilisation du suicide. 1/ Mépris ou condescendance source d'envies de suicide. 2/ Par besoin de reconnaissance, de se sentir exister dans l'esprit des autres, désir de correspondre à l'identité dépréciative de « suicidaire » dans laquelle on nous enferme, de persévérer dans son être pour être +, or pour cela, il faut se suicider... Creusons maintenant un troisième argument, plus complexe et plus subtil, et néanmoins imparable.

La culpabilité est un sentiment lourd à porter, difficile à assumer. Quand on est de bonne foi, croire qu'on est coupable pour telle ou telle chose et qu'on mérite de payer, c'est douloureux, c'est honteux.

Or, ce qu'on reproche à la personne désirant mourir, ce n'est pas seulement d'*avoir* des pensées suicidaires et dépressives, mais d'*être* une suicidaire et une dépressive. Comme si elle n'était pas une conscience, mais une dépressive suicidaire (on l'enferme dans une définition dépréciative). Le fait d'être en dépression et de vouloir se suicider la définit. Or, dans notre société, être en dépression et se suicider sont des faits moralement condamnés (pas explicitement mais tacitement). Ça ne fait pas sérieux, c'est lâche, ça dissimule des choses pas nettes, etc. La culpabilité que l'on fait porter à la personne désirant mourir n'est donc pas seulement relative à ses actes, mais à elle-même : c'est une culpabilité ontologique. On ne lui reproche pas seulement de penser ce qu'elle pense, de ressentir ce qu'elle ressent ou de faire ce qu'elle fait, mais d'être ce qu'elle est. *Elle est coupable d'être elle-même : culpabilité ontologique*. Coupable d'être une dépressive suicidaire. Or, même pour les grands criminels, d'un point de vue juridique, la culpabilité ne porte que sur les actes, non sur la personne elle-même : un criminel paye pour les crimes qu'il a commis, non pour être celui qu'il est. Rigoureusement parlant, il n'y a pas de criminel, il n'y a que des actes criminels, ce qui n'exclut pas que l'être humain ayant commis ces actes doit en rendre compte et payer pour eux. (Même si ce n'est pas notre sujet, soulignons-le : comprendre que nous ne sommes que des consciences, que nous n'avons pas d'identité, que nos actes ne nous définissent pas, permettrait de faire voler en éclat toute la mythologie du tueur en série surhomme : si tuer ne fait pas de nous un tueur, alors à quoi bon tuer?).

De même, il n'y a pas de suicidaire, il n'y a que des êtres humains qui désirent mourir. Il est donc absurde de faire culpabiliser celui qui désire mourir d'être ce qu'il est (un suicidaire, un dépressif, etc). Car il n'est pas un suicidaire ou un dépressif. Il n'est qu'une conscience. Le reste

relève de l'avoir psychologique. Le fait de désirer mourir n'impacte en rien notre statut d'être conscient et digne. (De plus, le désir de suicide et l'acte suicidaire n'ont rien de coupable, nous l'avons vu et nous y reviendrons, mais analysons pour l'instant le problème de la culpabilité ontologique).

Si je suis coupable d'être ce que je suis, alors j'ai honte d'exister. Honte d'infliger ma présence aux autres. Honte de respirer. Face à cette culpabilité et à cette honte, plusieurs options s'offrent à moi. Je peux être tenté de me suicider pour me libérer de ce fardeau. Je peux aussi continuer à vivre, mais pour cela, je vais devoir m'accommoder de la situation. Or, pour assumer sa culpabilité (dire « oui, d'accord, je suis coupable »), il existe deux grands moyens, souvent mélangés et aussi effrayants l'un que l'autre :

- Le sadisme : prendre plaisir à endosser l'identité de méchant coupable, persévérer dans son être en commettant des crimes. Je suis coupable ? Soit ! Je suis méchant, donc il faut que je le montre ! Je suis un coupable, mais au lieu d'éprouver de la honte quand les autres me regardent, j'éprouverai du plaisir pervers lié à l'identité de sadique que je me suis forgée (du plaisir à faire peur par l'image que je donne). Embrasser ses péchés pour assumer sa culpabilité. Coller à l'identité qu'on nous assigne pour exister dans l'esprit des autres. Se faire haïr pour se sentir vivre. Une phrase de la créature de Frankenstein, dans le roman de Mary Shelley, résume admirablement la réaction sadique face à la culpabilité ontologique que les autres veulent nous faire endosser : « Si je ne peux pas inspirer l'amour, je répandrai la peur ». Pour se sentir exister dans l'esprit des autres, à défaut d'être aimé, il faut être craint et haï. De plus, si l'on nous haït de facto (parce qu'on est un coupable), le sadisme permet de trouver du plaisir dans la haine d'autrui. Enfin, le sadisme donne du sens à la culpabilité qu'on nous fait porter, et même à l'ensemble de nos souffrances, car il nous rend réellement coupable par nos actes. Si je commets des crimes, alors je deviens coupable (ce qui ne veut pas dire que je deviens un coupable ontologiquement parlant) et je mérite donc des sanctions. Ainsi, *je fais le mal pour mériter, c'est à dire justifier, le mal qu'on me fait*. De plus, la culpabilité ontologique est plus difficile à porter que la culpabilité pour des actes. Il est plus douloureux d'être coupable pour ce qu'on est que pour ce qu'on a fait, car on peut se repentir de ce qu'on a fait et passer à autre chose, mais on ne peut pas ne plus être ce qu'on est ; ce qu'on a fait n'est pas nous, ce qui laisse une place à l'estime de nous-mêmes nonobstant nos actes, en revanche il n'y a aucun salut pour celui qui est coupable d'être ce qu'il est (ni estime d'autrui ni changement ne sont possibles). Commettre des crimes permet donc de substituer une culpabilité par les actes à une culpabilité ontologique. Être coupable parce qu'on a commis un crime affreux permet d'oublier qu'on est coupable parce qu'on est ce qu'on est (on se focalise sur l'acte, et non plus sur son identité). Pour toutes ces raisons qui sont imbriquées les unes dans les autres (et qui mériteraient un plus ample développement), on observe donc que le sadisme est une réponse possible à la culpabilité, un oui complaisant qui permet d'échapper à un excès de honte. (Indiquons le au passage, même si ce n'est pas notre sujet : beaucoup de criminels sont tombés dans ce piège du sadisme comme assumption de la culpabilité. Des jeunes de banlieues défavorisées auxquels on dit toujours « vous êtes des raclures » finissent par le croire, par culpabiliser d'être eux-mêmes et par tomber dans le sadisme par réaction (« oui, je suis méchant, etc »), persévérer dans leur être et trouver du plaisir dans une identité originellement douloureuse, celle de coupable).
- Le masochisme : s'auto-châtier pour être ce qu'on est, se venger de soi-même sur soi-même, se haïr et se torturer soi-même parce qu'on est un coupable, un méchant, un moins-que-rien. Comme dans le cas du sadisme, il s'agit de se dire « Oui, d'accord, je suis coupable ». Cependant, au lieu d'endosser avec plaisir notre identité de coupable et de persévérer dans notre être en commettant des crimes, l'on va fustiger notre être en permanence, l'abhorrer et le maltraiter, et notre seule jouissance sera celle que l'on trouve dans notre souffrance (ce qui est l'essence du masochisme). Je souffre, mais je le mérite, donc j'aime ça. La vie prend un sens : *payer* pour celui qu'on est, expier nos péchés, rougir d'être soi. Or, être un

“suicidaire”, dans notre société, c'est être un coupable (le suicide, c'est mal). Conséquemment, beaucoup de personnes désirant mourir, endossant douloureusement une identité de suicidaire dépressif coupable (au lieu de se penser comme des êtres humains, ce qu'elles sont réellement), se scarifient, s'autotorturent, se font du mal physiquement afin de se châtier d'être ce qu'elles sont, à savoir de misérables suicidaires. Si l'on a mauvaise conscience, il faut s'auto-châtier pour espérer retrouver une bonne conscience. Néanmoins, si la culpabilité est ontologique (et non une culpabilité pour ses actes), alors on ne peut pas en sortir. Je peux me repentir de mes actes, mais je ne peux pas ne plus être ce que je suis. Le dénouement logique de la culpabilité ontologique du suicidaire est donc le suicide. J'aurai beau me châtier encore et encore, être le masochiste du monde le plus invétéré, je resterai toujours ce que je suis, un misérable suicidaire coupable qui ne mérite pas d'être heureux. Je peux toujours me soulager temporairement par la jouissance masochiste de la flagellation, mais la seule manière définitive de me libérer de ma culpabilité ontologique, c'est de ne plus être, c'est à dire de me suicider.

Sadisme et masochisme sont souvent les deux faces d'une même médaille, les deux pôles d'un même état. Pour celui qui vit dans la culpabilité, la vie oscille de droite à gauche, du sadisme au masochisme. De plus, au fond, le sadisme et le masochisme qui adviennent en réaction contre la culpabilité peuvent être définis ainsi : de la honte convertie en plaisir pervers. Plaisir pervers du crime dans le cas du sadisme, plaisir pervers de l'auto-torture dans le cas du masochisme. Mais assumption de la culpabilité dans les deux cas. Ces analyses philosophiques nous permettent de saisir en quoi la culpabilisation du suicide, qui passe par l'enfermement de la personne désirant mourir dans l'identité dépréciative de suicidaire, est moralement scandaleuse.

Ainsi, au lieu d'assumer la culpabilité qu'on veut nous faire endosser, refusons-là en comprenons que nous ne sommes pas des coupables, mais des êtres humains. « Je pense, donc je suis ». Seule la pensée me définit. Je suis esprit, conscience. Je ne suis pas un coupable. Je peux parfois, dans ma vie, être coupable par mes actes, mais cela ne fait pas de moi un coupable (cela ne m'enferme pas dans la définition de coupable, n'est pas constitutif de mon être) et je peux toujours me repentir de mes fautes (même si certaines fautes exigent moralement une rédemption à vie, ou presque). La culpabilité ontologique est une illusion mortifère. Inutile, donc, de sombrer dans le sadisme ou le masochisme pour assumer notre culpabilité en transfigurant notre honte en plaisir pervers : méditons Descartes, comprenons que nous sommes des êtres humains, et la culpabilité ontologique ainsi que la honte qui l'accompagne disparaîtront. Inutile de se suicider pour persévérer dans notre être de suicidaire, car nous sommes déjà pleinement, et nous ne sommes pas des suicidaires mais des êtres humains, seulement humains, mais pleinement humains.

De plus, le suicide n'est pas un acte moralement condamnable : celui qui désire mourir n'a donc à endosser ni culpabilité ontologique, ni culpabilité pour ses actes ou pour ses intentions. Le suicide n'est pas un mal, ni moralement car la vie d'une personne n'appartient à personne d'autre qu'à elle-même (la personne qui se suicide ne nuit pas à autrui en lui dérobant une propriété qui lui appartiendrait), ni physiquement car la mort n'est rien. Le seul mal reste le trépas s'il est douloureux, d'où la nécessité morale d'offrir une possibilité de suicide indolore à la personne désirant mourir. Contrairement à ce qu'affirment les religieux en délire, nous ne naissons pas coupables et nous ne méritons pas de souffrir.

C'est à cause de l'interdiction tacite du suicide indolore (se traduisant par l'interdiction concrète des substances qui permettraient de mourir sans douleur) qu'Angélique Flowers fut condamnée à trépasser dans d'atroces souffrances en vomissant ses excréments. Méritait-elle de souffrir ainsi plutôt que de mourir paisiblement ? Le prétendre, au nom de Dieu, de la société ou de la famille, c'est faire preuve de la cruauté la plus perverse. « Comme je n'offense les lois qui sont faites contre les larrons quand j'emporte le mien et que je me coupe ma bourse, ni des boutefeux quand je brûle mon bois, aussi ne suis-je tenu aux lois faites contre les meurtriers pour m'avoir ôté la vie », écrit Montaigne dans ses *Essais*. Ma vie m'appartient, donc le suicide n'est pas un crime, mais un droit.

Montaigne, dans son même ouvrage, écrit également : « Le présent que nature nous ait fait

le plus favorable, c'est de nous avoir laissé la clef des champs ». Autrement dit, de ne pas nous enfermer dans la vie mais de nous permettre de nous suicider. La nature nous a laissé la clé de notre liberté. Il est donc absurde que la société ne veuille pas nous laisser cette clé. Si la nature permet un suicide indolore par l'utilisation de certaines méthodes, n'interdisons pas ces méthodes.

Montaigne est ainsi, à travers l'ensemble de ses *Essais*, un ardent défenseur du droit au suicide. *Les Essais* peuvent être lus comme une démarche de déculpabilisation du suicide. C'est pourquoi Blaise Pascal, grand philosophe mais aussi grand défenseur de la religion catholique, va détester ce livre. Dans ses *Pensées*, il écrit : « Les défauts de Montaigne sont grands. (...) Ses sentiments sur l'homicide volontaire, sur la mort. Il inspire une nonchalance du salut, *sans crainte et sans repentir*. Son livre n'étant pas fait pour porter à la piété, il n'y était pas obligé, mais on est toujours obligé de n'en point détourner. On peut excuser ses sentiments un peu libres et voluptueux en quelques rencontres de la vie mais on ne peut excuser ses sentiments tout païens sur la mort. Car il faut renoncer à toute piété si on ne veut au moins mourir chrétiennement. Or il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre. »

Selon Pascal, pour faire son salut, il faut être habité par “la crainte et le repentir” et ne pas “mourir lâchement et mollement”, mais mourir en souffrant. On touche à nouveau au cœur de la pensée religieuse. Nous sommes nés coupables, rappelons-nous, donc il faut craindre Dieu et nous repentir tout au long de notre vie. De plus, ce n'est pas nous qui décidons de l'heure de notre mort, mais Dieu. Enfin, l'agonie est un moment qui nous purifie de nos péchés, qui nous rend lucides et qui nous rapproche de Dieu, c'est pourquoi il ne faut pas l'adoucir en mourant lâchement et mollement. Mourir lâchement et mollement, c'est à dire se suicider sans douleur, c'est mal. L'adverbe « lâchement » associe perfidement la notion de culpabilité à celle de suicide. Se suicider, c'est lâche, car c'est manquer au devoir de vivre auquel Dieu nous astreint et fuir l'agonie illuminatrice. L'adverbe « mollement » est une façon sarcastique de dire « paisiblement » pour souligner le fait que vouloir mourir sans douleur, c'est lâche : c'est le désir d'un mou, d'un pantouflard, d'une lavette qui veut fuir le combat final. Ainsi, l'objection au droit au suicide que Pascal adresse à Montaigne n'a pas plus de valeur intellectuelle qu'une insulte de cour de récré de collègue. Cette objection consiste à dire : « t'es pas cap de mourir en souffrant, tu veux mourir lâchement et mollement, t'es qu'une lavette... ». À ces provocations, les élèves intelligents ne répondent pas et s'en vont en laissant les “gros durs” s'énerver tout seuls.

Être lâche signifie manquer à un devoir. Par exemple, ne pas défendre une personne en danger alors qu'on pourrait le faire, ou ne pas aider quelqu'un qu'on pourrait aider, c'est éventuellement être lâche. Cependant, nous l'avons vu, la vie n'est pas un devoir : le suicide ne saurait donc être un acte lâche. Si l'on dépouille la formule de Pascal, « mourir lâchement et mollement », de ses jugements de valeur pervers, ça donne tout simplement : « mourir paisiblement ». La perspective d'un trépas paisible libère de la peur de mourir, ce que Pascal n'aime pas, car la peur de mourir est précisément un outil de domination du peuple par les religieux. La peur paralyse. Les gens qui ont peur sont plus faciles à manipuler et à dominer. Les gens qui ont peur ne se révoltent pas, ils se soumettent. C'est pourquoi, comme le disait Montaigne, « qui a appris à mourir à désappris à servir ». Pascal ne veut pas que les gens apprennent à mourir, car il ne veut surtout pas qu'ils désapprennent à servir les religieux au pouvoir.

Hâtons nous donc cesser de culpabiliser de désirer un suicide indolore afin de nous libérer de la peur de mourir, de devenir majeur au sens kantien du terme (ne plus se laisser guider et servir mais oser penser par soi-même et être l'auteur de sa vie, cf *Qu'est-ce que les Lumières*) et de savourer notre vie. Le suicide n'est pas un acte lâche. Ce qui est lâche, en revanche, c'est de laisser mourir dans d'atroces douleurs des êtres humains qui auraient besoin de notre aide pour trépasser paisiblement.

Schopenhauer écrit : « Celui qui se donne la mort voudrait vivre : il n'est mécontent que des conditions dans lesquelles la vie lui est échue. » Celui qui désire mourir n'est donc pas un lâche dépressif, mais un révolté. Il refuse les conditions de vie qui lui sont imposées car il les trouve indignes de lui en tant qu'être humain. Il dit non au réel. Or, il est moralement légitime de refuser une situation non conforme à notre dignité, c'est pourquoi le trépas paisible devrait être notre droit.

Il n'y a rien de coupable à refuser les conditions (biologiques, sociales ou autres) dans lesquelles la vie nous est échue. Ce qui est coupable, en revanche, c'est de forcer quelqu'un à accepter des conditions de vie indignes de lui en tant qu'être humain, et plus généralement de forcer quelqu'un à vivre comme si sa vie nous appartenait. Or, interdire tacitement le suicide indolore en mettant sous clé les méthodes de conclusion sereine, c'est forcer les gens à vivre.

En revanche, libérés de la culpabilité religieuse et sociale et possédant des moyens de trépas paisible, nous ne vivons plus par contrainte mais par choix délibéré, ce qui nous permettra d'être heureux, emplis d'un sentiment de sérénité cosmique. Ne plus vivre parce qu'on y est forcés, mais parce qu'on le veut. Dire oui à la vie, l'embrasser avec la passion d'un être de désir. Ne plus être violé par la vie, mais faire l'amour avec elle.



# *Chapitre 6 : Contre la logique du Divertissement permanent qui nous amène à nier la mortalité et à ne pas penser à celle-ci*

Notre société capitaliste, en nous sommant d'être heureux et productifs, nous incite à vivre comme si nous n'allions jamais mourir : toujours avancer, toujours être efficace, accumuler diplômes, charges, responsabilités, médailles, honneurs, projets, etc. Autrement dit, nier le fait que nous sommes mortels. Il faut que nous soyons enthousiastes, dynamiques et vigoureux car quelqu'un de mélancolique, de dépressif ou de valétudinaire est moins productif, moins efficace, c'est une « force de travail » de moins bonne qualité (pour reprendre un concept de Marx), une moins bonne main d'oeuvre. En effet, nous sommes considérés comme des forces de travail, c'est à dire réifiés ; la valeur qu'on nous accorde ne dépend pas de notre statut d'être humain, mais de notre fonction sociale (essentiellement de notre métier). Une personne qui n'a aucune utilité ne vaut rien : tel est le credo implicite du capitalisme. Le rôle de notre société est donc de nous exploiter afin de tirer de nous le plus de profit possible.

Ainsi, ce n'est pas par amour qu'on nous empêche de nous suicider sans douleur, mais par intérêt. Si nous nous tuons, cela fera moins de main d'oeuvre pour les capitalistes : il faut donc rendre le suicide difficile afin de maintenir les “forces de travail” en activité, de les contraindre à vivre (même si leurs conditions de vie ne leur conviennent pas). Décourager au suicide pour garder les travailleurs (ou les chômeurs, rsaistes et SDFs, réserve de main d'oeuvre) en captivité. Dire que c'est par amour qu'on rend inaccessibles les moyens de suicide indolore, c'est à la fois stupide et pervers. En effet, on ne nous empêche pas de vivre dans la pauvreté et dans la précarité, de consommer de la malbouffe, de souffrir d'une longue maladie incurable ou de nous suicider dans d'atroces souffrances... mais on nous empêche de nous suicider sans douleur pour échapper à des situations non conformes à notre dignité. Étrange amour que celui-ci. Le véritable amour, en effet, se souciera du bien vivre de l'être humain plutôt que d'empêcher celui-ci de mourir sans souffrances.

Pour comprendre comment nous en sommes arrivés à cette logique capitaliste méprisant l'humain, retraçons rapidement l'évolution de notre société, du XVIIIe siècle à aujourd'hui. Le siècle des Lumières était animé par de grandes finalités humanistes : améliorer la condition humaine, rendre l'humanité plus libre et plus heureuse. Comprendre le monde par le savoir (Cf *L'Encyclopédie*), réduire la pénibilité du travail par la technique, renforcer la santé par la médecine, etc. Cependant, à partir de la fin du XVIIIe, entreprises et laboratoires se sont multipliés, ce qui les a amenés à entrer en concurrence. Or, dès que l'on entre dans la logique capitaliste de la compétition, on ne produit plus en vue d'une fin humaniste extérieure à la production (améliorer la condition humaine, etc), mais simplement pour survivre économiquement, pour ne pas être écrasés par ses concurrents, ce qui fait que le travail perd son sens. *On ne travaille plus pour améliorer la condition humaine, mais pour survivre*. Nous n'avancions plus parce que nous tendons vers de grands idéaux, mais parce que nous sommes poussés dans le dos par la logique mécanique et aveugle de la concurrence capitaliste. C'est ce que Lipovetsky, dans son ouvrage intitulé *L'ère du vide* (titre qui désigne évidemment notre époque capitaliste), résume admirablement ; il écrit : « Les grandes finalités sont mortes, mais tout le monde s'en fout. » Nous avançons, mais sans savoir où nous allons ni pourquoi nous y allons. C'est le capitalisme.

Or, contraindre l'être humain à travailler pour survivre, c'est le réifier. C'est considérer qu'il ne mérite pas de bien vivre en tant qu'être humain, mais uniquement en tant que rouage social. Il n'a pas de dignité intrinsèque, il n'a qu'une dignité extrinsèque relative à son utilité. Celui qui ne sert

pas la société ne mérite pas de bien vivre. Si l'on traite l'être humain comme un fin et non comme un moyen, alors on doit le respecter et lui accorder une vie bonne conforme à sa dignité même s'il ne sert à rien socialement. Si l'existence se justifie d'elle-même, s'il y a un « droit à l'existence », comme le proclamait la Révolution de 1789, alors jouer un rôle social ne doit pas être une condition nécessaire pour vivre (et pour bien vivre).

Mais notre société capitaliste bafoue les droits de l'Homme. Il faut être heureux et productif, ne pas penser à la mort, être un esclave souriant. Si l'on commence à se pencher sur le fait qu'on est mortel et à organiser son trépas, ce que voudrait le bon sens lucide, on est marginalisé (la mort, c'est un sujet glauque, dépressif, celui qui en parle a des soucis psychologiques, etc) et l'on se heurte aux lois qui nous empêchent de nous procurer des outils de suicide indolore. Par conséquent, si on se laisse porter par le courant sociétal sans avoir le courage de penser par soi-même, on ne pense pas à sa mortalité et à son trépas. Et même si l'on commence à y penser, la pression sociale marginalisante et la rudesse arbitraire des lois interdisant de s'approprier des moyens de suicide paisible peuvent décourager l'Homme éclairé d'anticiper son trépas. Enfin, celui qui ne renonce pas à sa quête de maîtrise agira seul, prendra des risques (en transgressant les lois) et sera marginalisé, voire culpabilisé par les autres. À défaut d'organisation sociale du suicide, celui qui veut vraiment mourir sans douleurs, ou simplement *pouvoir* mourir sans douleurs pour être sûr de ne pas souffrir quand viendra son heure, vit l'enfer individuel. Si l'on n'est pas à la fois lucide, révolté et courageux, l'on baissera les armes et l'on s'abandonnera à la logique du Divertissement à laquelle nous invite la société.

Nous entendons ici le mot Divertissement au sens pascalien du terme, c'est pourquoi nous l'écrivons avec une majuscule. Blaise Pascal, catholique convaincu (comme nous l'avons vu), était aussi un grand philosophe d'une lucidité éblouissante, il convient donc de dissocier les deux (ce qui revient à faire le tri, dans son œuvre, entre les apologues dogmatiques de la religion chrétienne et les analyses proprement philosophiques). « Divertissement » vient du latin « *divertere* » qui signifie « se détourner de ». Se divertir, au sens étymologique du terme, ce n'est donc pas simplement se détendre, se délasser ou se faire plaisir en s'adonnant à nos passions, mais se détourner de quelque chose, *chercher à oublier quelque chose*. Selon Pascal, ce que nous cherchons à oublier, c'est notre misère qui se caractérise par deux grands traits : ignorance et mortalité. Se divertir, c'est chercher à s'oublier soi-même, à oublier le fait qu'on est ignorant et mortel, autrement dit qu'on n'a pas le contrôle. En ce sens, toute activité qui nous permet d'oublier la condition humaine est un divertissement. Le travail, par exemple, est un divertissement car il nous amène à ne pas nous focaliser sur nous-mêmes et sur nos béances existentielles. De plus, c'est un divertissement plus efficace que le loisir car il abrute et cause du trac, or, dit encore Pascal, « le trac divertit », en ce sens qu'il nous permet de ne plus penser au fait que nous sommes mortels. (Tandis que le loisir nous laisse le temps de penser à nous-mêmes...). Par exemple, quand on est tracassé par un problème administratif trivial, on ne pense pas au grand problème de sa mortalité. Ainsi, un trac peut en cacher un autre... les tracas matériels détournent du grand trac existentiel.

Ainsi, un fêtard invétéré et un mathématicien austère, en dépit de leurs immenses différences apparentes, sont secrètement animés par un même but : se divertir pour s'oublier eux-mêmes, l'un en faisant la fête, l'autre en résolvant des équations mathématiques ; ne pas se confronter à la question de la mortalité (qui, au vu de la configuration sociale actuelle, reste une question non résolue).

Citons quelques passages des *Pensées* de Pascal, extraits du fragment « Divertissement », afin de bien saisir la démarche de déni du réel dans laquelle nous sommes :

*Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser. Nonobstant ces misères, il veut être heureux, et ne veut être qu'heureux, et ne peut ne vouloir pas l'être. Mais comment s'y prendra-t-il ? Il faudrait, pour bien faire, qu'il se rendît immortel. Mais ne le pouvant, il s'est avisé de s'empêcher d'y penser. (...) Ainsi s'écoule toute la vie ; on cherche le repos en combattant quelques obstacles et, si on les a surmontés, le repos devient insupportable, par l'ennui qu'il engendre ; il faut en sortir et mendier le tumulte. (...) De là vient que le jeu et la*

*conversation, la guerre, les grands emplois sont si recherchés. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit d'avoir l'argent qu'on peut gagner au jeu ou dans le lièvre qu'on court, on n'en voudrait pas s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mol et paisible et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition qu'on recherche ni les dangers de la guerre ni la peine des emplois, mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser et nous divertit. (...) D'où vient que cet homme, qui a perdu depuis peu de mois son fils unique et qui accablé de procès et de querelles était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant ? Ne vous en étonnez pas, il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage. L'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là. Et l'homme, quelque heureux qu'il soit, s'il n'est diverti et occupé par quelque passion ou quelque amusement qui empêche l'ennui de se répandre, sera bientôt chagrin et malheureux. Sans divertissement il n'y a point de joie. Avec le divertissement il n'y a point de tristesse. Et c'est aussi ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition qu'ils ont un nombre de personnes qui les divertissent, et qu'ils ont le pouvoir de se maintenir en cet état. (...) On charge les hommes dès l'enfance du soin de leur honneur, de leur bien, de leurs amis, et encore du bien et de l'honneur de leurs amis, on les accable d'affaires, de l'apprentissage des langues et d'exercices, et on leur fait entendre qu'ils ne sauraient être heureux sans que leur santé, leur honneur, leur fortune, et celles de leurs amis soient en bon état et qu'une seule chose qui manque les rendra malheureux. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. Voilà direz-vous une étrange manière de les rendre heureux, que pourrait-on faire de mieux pour les rendre malheureux ? Comment, ce qu'on pourrait faire, il ne faudrait que leur ôter tous ces soins, car alors ils se verraient, ils penseraient à ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils vont, et ainsi on ne peut trop les occuper et les détourner. Et c'est pourquoi après leur avoir tant préparé d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, on leur conseille de l'employer à se divertir, et jouer, et s'occuper toujours tout entiers. Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure !*

Précisons tout de suite que dans ce texte, pour être philosophiquement rigoureux, le mot « mort » devrait être remplacé par « mortalité » : il n'y a pas à « guérir de la mort » puisque la mort n'est pas une maladie : elle n'est rien, elle est absence de souffrance. (Seuls les vivants ont peur de la mort ; les morts ne souffrent plus, donc la mort n'est pas un mal). En revanche, le fait d'être mortel et de mourir, ce n'est pas rien. (Nous avons déjà analysé les raisons de l'amalgame entre la mort et le fait de mourir).

Sans nous lancer dans un commentaire de texte exhaustif, venons-en au cœur de la pensée de Pascal. Au lieu de se confronter au fait d'être mortel et d'en tirer les conséquences, on chasse, on fait la fête, on dirige des entreprises ou on résout des équations mathématiques pour s'oublier soi-même. Tel est l'enjeu du divertissement : nous détourner de la pensée de ce qui fait mal, à savoir de la pensée de notre misère. Cependant, nous pouvons adresser à Pascal l'objection suivante : se réfugier dans la religion au lieu d'accepter la perspective du néant après la vie et d'organiser son trépas, n'est-ce pas faire le choix du Divertissement suprême ? La prière ou l'exégèse des Écritures sont aussi des Divertissements : elles n'ont pas plus de valeur philosophique que la chasse au sanglier.

Au lieu de nous divertir, assumons individuellement le fait d'être mortel et tirons-en les conséquences : anticipons notre trépas et procurons-nous des moyens de suicide indolore. Mieux : assumons-le à l'échelle sociétale. Le trépas étant une formalité obligatoire pour tous, il doit être organisé socialement afin d'être rendu paisible. Seule une société organisant socialement le trépas pourra ne plus être qualifiée de société du Divertissement et permettra de concilier bonheur et lucidité.

Le fait de penser, dans notre monde capitaliste, est mal vu. Il est perçu comme une pause coupable dans notre course effrénée à la productivité, un bug de la force de travail, un signe de

lenteur, une perte de temps et une faiblesse. Il faut toujours être enthousiaste et avancer sans s'arrêter, produire et consommer. La méditation est du temps perdu. Cette logique nous empêche de nous arrêter sur la question de la mortalité, ce qui a des conséquences désastreuses sur la condition des mourants (qu'on laisse agoniser dans d'atroces douleurs), et plus généralement sur les personnes désirant mourir en raison d'un excès de souffrance physique ou mentale. Des milliers, voire des millions de personnes, dans le monde, souffrent de ne pas pouvoir mourir en paix en raison de ce déni. Le problème reste non résolu tout simplement parce qu'on ne veut pas en parler. On se divertit.

Or, l'illusion est plus morbide que la lucidité, car c'est elle qui est source de peur et de douleur. Vivre dans l'illusion, c'est laisser le problème en suspens et risquer tous les trépas atroces possibles. À l'inverse, prendre le parti de la lucidité nous amène à affronter le problème sans détours (ce que se propose ce manifeste), à en tirer les conclusions qui s'imposent et à anticiper notre trépas, ce qui anéantit la peur d'une agonie douloureuse et nous permet de mourir en douceur. *Nous sommes mortels, le trépas est donc un événement à organiser socialement pour ne pas laisser les individus mourir dans l'enfer de leur douleur et de leur isolement* : pour celui qui a un tant soit peu médité la question, cette vérité se révèle avec la clarté de l'évidence.

De plus, le trépas pourrait être un bon moment de la vie, un moment intense, solennel, serein, voluptueux, philosophique, voire réjouissant, s'il était anticipé, organisé et prévu pour être sans douleur. Ne pas être synonyme d'agonie hideuse, mais de majesté crépusculaire. Un moment où l'on fait le bilan, où l'on embrasse ses proches et où l'on donne un sens à sa vie. La sarcocapsule de Nitschke, par exemple, en témoigne. (Selon son inventeur, cette machine permettrait un trépas « tellement agréable qu'on en voudrait encore »). Si le trépas est une formalité obligatoire, pourquoi le laisser horrible si on peut le rendre doux et agréable ? Certains réactionnaires nous reprocheront de parler comme le dernier Homme décadent de Nietzsche (« un peu de poison de temps à autre, cela donne des rêves agréables. Et beaucoup de poison pour en finir afin d'avoir une mort agréable » écrit-il dans *Ainsi parlait Zarathoustra*), mais qu'importe : cet argument n'a pas plus de valeur intellectuelle que le « mourir lâchement et mollement » de Pascal, ce n'est qu'une injure, c'est pourquoi il est inutile de s'y arrêter.

Si mourir est nécessairement douloureux, alors tant que nous vivons, le pire sera toujours devant nous : nous ne connaissons jamais de soulagement ultime, de fin paisible où nous nous réjouirons d'avoir vécu, de moment de vie où la souffrance est finie à jamais. En revanche, si un trépas serein est anticipé, nous savons qu'un jour, le pire sera derrière nous (ce qui peut être réjouissant). Notre chapitre final pourra être à la fois paisible, jouissif, serein et grandiose. Woody Allen disait : « Tant que l'Homme sera mortel, il ne sera jamais décontracté. » Modifions la citation : « Tant que l'Homme mourra en souffrant, il ne sera jamais décontracté. » En effet, si nous savons que nous pourrions mourir sans douleur, alors nous n'avons plus de raison d'avoir peur de mourir. Nous pouvons être à la fois heureux et lucides, c'est à dire heureux sans tomber dans le Divertissement pascalien. *Sans douleurs, le trépas n'aura plus la pestilence des égouts mais la splendeur des étoiles.*

Selon les Pro-Life, la possibilité d'un suicide indolore pourrait nous inciter à mourir plus tôt que notre heure, à ne pas vivre jusqu'au bout, ce qui serait mal. Mais à quoi bon vivre jusqu'au bout quand la vie n'est plus que souffrance ? Et que signifie mourir « à notre heure » ? Comme l'écrivait Montaigne dans ses *Essais*, « Nul ne meurt avant son heure », ce qui signifie que l'on peut mourir à n'importe quel moment. « L'utilité du vivre n'est pas en l'espace, elle est en l'usage : tel a vécu longtemps, qui a peu vécu : attendez-vous-y pendant que vous y êtes. Il gît en votre volonté, non au nombre des ans, que vous ayez assez vécu. » L'important n'est pas de vivre longtemps, mais de vivre bien. Mieux vaut quarante années sereines et intenses que cent années angoissées et fades. Épicure, dans sa *Lettre à Ménécée*, défendait la même thèse : « ce n'est pas toujours la plus longue durée qu'on veut recueillir, mais la plus agréable ». Et Rousseau, dans son *Émile ou de l'éducation*, reprend et approfondit l'idée : « L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années, mais celui qui a le plus senti la vie. Tel s'est fait enterrer à cent ans, qui mourut dès sa naissance. Il eût gagné d'aller au tombeau dans sa jeunesse, s'il eût vécu du moins jusqu'à ce temps-là. »

L'écrivain Jacques Lacarrière, dans son récit de voyage intitulé *Chemin Faisant* (où il narre sa marche de plusieurs mois à travers des campagnes françaises), expose l'histoire d'un vieillard de 105 ans surnommé Brasdargent, elle-même rapportée par l'écrivain Rétif ; citons-là ici car elle aboutit à la même conclusion sur la vie bonne :

*Ce même vieillard fit un jour une réflexion pleine de sagesse sur l'inutilité de la vieillesse. Rétif et lui marchaient sur la route et un garçon lui dit : « Quelle chance vous avez, père Brasdargent, d'avoir vu tant de choses et de vous en souvenir ! » Le vieillard lui répliqua : « Mon enfant, n'envie pas mon sort ni ma vieillesse. Il y a quarante ans que j'ai perdu le dernier des amis de mon enfance et que je suis comme un étranger au sein de ma patrie et de ma famille : mes petits-enfants me considèrent comme un homme de l'autre monde. Je n'ai plus personne qui se regarde comme mon pareil, mon ami, mon camarade. C'est un fléau qu'une trop longue vie. Je vois commencer la cinquième génération. Il semble que la nature ne veuille pas étendre si loin notre sensibilité. Ces arrière-petits-enfants me semblent des étrangers. De leur côté, ils n'ont aucune attache pour moi ; au contraire, je leur fais peur et ils me fuient. Voilà la vérité, mon cher petit, et non les beaux discours de nos bien-disants des villes à qui tout paraît merveille, la plume à la main ! » Rétif, ici, le fait évidemment parler selon son propre cœur. Mais on sent que cette idée vient du vieillard, non de l'imagination d'un enfant ou d'un adulte : l'inutilité de survivre à la mort lorsqu'on survit seul. On ne devient pas ainsi un patriarche mais un monstre, un homme hors de l'humain. Il n'est – il ne peut être – de survie ni d'immortalité que collectives.*

L'enjeu n'est pas d'inciter les personnes âgées au suicide, mais de ne pas les culpabiliser de vouloir mourir et les empêcher de trépasser paisiblement si elles estiment qu'elles ont assez vécu. Quand la vie n'est plus une joie, elle n'a aucune raison d'être un devoir. Une personne âgée qui ne désire plus vivre n'a pas à être forcée à vivre dans la souffrance pour ses proches ou pour la société. Elle n'est la propriété de personne, elle doit donc pouvoir s'en aller quand elle le décide.

Nous saisissons donc désormais à quel point les conséquences du Divertissement et du déni de la mortalité sont effrayantes et moralement scandaleuses. Se divertir suppose qu'on veut se détourner de quelque chose, et donc qu'on a peur de ce quelque chose. Ce quelque chose, c'est le trépas. Mais si nous n'y pensons pas, il a toutes les chances d'être horrible... Il faut donc l'anticiper et l'organiser en se munissant de moyens de suicide indolore.

Le déni de la mortalité rend malheureux : il est source d'une vie angoissée, puisque le problème n'est jamais résolu, et d'un trépas douloureux, puisqu'il n'est pas organisé. À l'inverse, la lucidité est la clé de voûte d'un bonheur vrai : en nous amenant à affronter le problème de la mortalité et à organiser notre trépas, elle nous procure une vie sereine et une fin paisible. Cependant, pour que le problème du trépas soit vraiment réglé, il faut qu'il devienne une préoccupation sociale : l'individu, malgré sa lucidité et toute sa bonne volonté, restera impuissant face à une société aveugle et arbitrairement répressive. Seule une société sortant de la logique capitaliste du Divertissement et organisant socialement le suicide indolore pourra résoudre définitivement le problème de la mortalité et nous offrir une vie sereine, libérée de la peur inutile et paralysante d'un trépas douloureux.

# Chapitre 7 : Organiser socialement le droit au suicide indolore

Arborons en emblème de notre combat pour la liberté un magnifique extrait de *Qu'est-ce que les Lumières* de Kant qui contient en germe toute notre pensée :

*Qu'est-ce que les Lumières ? La sortie de l'homme de sa minorité dont il est lui-même responsable. Minorité, c'est-à-dire incapacité de se servir de son entendement sans la direction d'autrui, minorité dont il est lui-même responsable puisque la cause en réside non dans un défaut de l'entendement mais dans un manque de décision et de courage de s'en servir sans la direction d'autrui. Sapere aude ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement. Voilà la devise des Lumières. (...) La paresse et la lâcheté sont les causes qui expliquent qu'un si grand nombre d'hommes, après que la nature les a affranchis depuis longtemps de toute direction étrangère, restent cependant volontiers, leur vie durant, mineurs, et qu'il soit si facile à d'autres de se poser comme leurs tuteurs. Il est si commode d'être mineur. Si j'ai un livre qui me tient lieu d'entendement, un directeur qui me tient lieu de conscience, un médecin qui juge de mon régime à ma place, etc., je n'ai pas besoin de me fatiguer moi-même. Je ne suis pas obligé de penser, pourvu que je puisse payer ; d'autres se chargeront pour moi de cette besogne fastidieuse. Que la plupart des hommes finissent par considérer le pas qui conduit vers sa majorité, et qui est en soi pénible, également comme très dangereux, c'est ce à quoi ne manquent pas de s'employer ces tuteurs qui, par bonté, ont assumé la tâche de veiller sur eux. Après avoir rendu tout d'abord stupide leur bétail domestique, et soigneusement pris garde que ces paisibles créatures ne puissent oser faire le moindre pas hors du parc où ils les ont enfermées, ils leur montrent ensuite le danger qu'il y aurait à essayer de marcher tout seul. Or le danger n'est sans doute pas si grand que cela, étant donné que quelques chutes finiraient bien par leur apprendre à marcher ; mais l'exemple d'un tel accident rend malgré tout timide et fait généralement reculer devant toute autre tentative. Il est donc difficile pour chaque individu de sortir de la minorité, qui est presque devenue pour lui nature.*

Devenons majeurs au sens des Lumières. Osons penser par nous-mêmes, servons-nous de notre raison sans la direction d'autrui, osons faire nos propres choix. Soyons maîtres de notre vie : ne remettons pas celle-ci entre les mains d'autorités médicales ou étatiques, ne laissons pas des tuteurs décider à notre place si nous devons vivre ou mourir, cette décision nous appartient. Notre vie n'est la propriété d'aucun tuteur, c'est donc à nous de nous servir de notre propre entendement et de décider si nous voulons vivre ou mourir (ce n'est pas à des tuteurs de faire ce choix à notre place). Si nous jugeons, en faisant usage de notre esprit critique, que la vie que nous menons n'est pas conforme à notre dignité, ne laissons aucun tuteur s'accaparer notre vie en nous empêchant de mourir paisiblement. Sortons de notre état de tutelle (ainsi que de la peur et de l'impuissance qui l'accompagnent) et prenons le contrôle de notre vie. Si la minorité a un côté séduisant et confortable, seule la majorité permet une sérénité durable et non illusoire. Or, pour pouvoir mourir sans souffrir quand on le décide (sans s'en remettre à des tuteurs médicaux) afin d'être maître de sa vie, de vivre parce qu'on l'a décidé rationnellement et non parce que des tuteurs nous y contraignent (ou nous y persuadent), il faut posséder des outils de trépas sans douleurs. *Le droit au suicide indolore est une conséquence directe de la philosophie des Lumières. Sans ce droit, nous ne serons jamais majeurs, car nous n'aurons jamais le contrôle de notre vie, celle-ci sera toujours entre les mains d'autorités diverses qui décideront à notre place si nous vivrons ou si nous mourrons. Sans ce droit, pas d'autonomie mais un état de tutelle permanent. Seul ce droit permet de vivre parce que nous l'avons décidé en nous servant de notre propre entendement et non parce que des tuteurs nous y forcent.* Pour nous en convaincre, relisons et méditons ce texte de Kant.

Il est donc légitime que la majorité civile, fixée à 18 ans, soit aussi une majorité au sens des Lumières. Dès 18 ans, nous devons avoir accès, en pharmacie, à des produits létaux pour pouvoir mourir sans douleur quand nous le décidons (et non quand nos “tuteurs” le décident, pour paraphraser Kant). Des kits-suicide accompagnés de leur mode d'emploi seront mis à la portée de tous les adultes afin qu'un trépas paisible soit toujours à portée de main.

La personne désirant mourir n'aura qu'à aller en pharmacie pour acheter son kit-suicide. Pas de dossier à remplir ni d'humiliation à subir (comme passer des tests psychologiques ou attendre que des autorités daignent donner leur accord). Elle devra seulement signer une attestation de possession de kit-suicide afin que son achat soit consigné dans un registre ; de même, les substances létales devront être détectables à l'autopsie, ce afin d'éviter des empoisonnements faciles. (Cependant, en dépit de diverses mesures de sécurité qui s'imposeront, l'argument consistant à dire qu'il serait trop dangereux de mettre des kits-suicide à la portée de tous parce que cela rendrait le meurtre facile est fallacieux : il n'y a rien de plus facile qu'empoisonner quelqu'un, même sans kit suicide, il suffit d'aller ramasser des baies mortelles dans les bois ou de surdoser certaines substances accessibles à tous... un tueur n'a pas besoin de kit suicide pour passer à l'acte). Ce problème, ainsi que tous les autres qui peuvent se poser, sera aisément résolu si l'on prend le temps d'organiser le droit au suicide indolore avec intelligence. Pour être certain qu'une personne en bonne santé physique ne se suicide pas par impulsion mais bien par choix délibéré, lui imposer peut-être un délai d'attente de deux ou trois semaines avant de lui octroyer son kit-suicide afin qu'elle ait le temps de bien réfléchir à sa décision. (Ce délai d'attente, défini par la loi, devrait bien sûr être le même pour toutes les personnes en bonne santé physique afin de rendre impossible tout abus de pouvoir de la part des détenteurs des kit-suicides).

Il sera bien sûr de la responsabilité des adultes de ne pas laisser les kits-suicide à la portée des enfants et des adolescents. Le droit au suicide va de pair avec la majorité civile, car il n'a de sens que si l'individu est reconnu civilement capable et responsable. Avant 18 ans, l'être humain est encore sous tutelle (juridiquement parlant), c'est donc à ses tuteurs légaux de prendre soin de sa vie et de l'aider à développer son esprit critique pour l'amener à devenir majeur. De plus, l'adolescence est une période de la vie où l'on est psychologiquement fragile, d'où l'importance de devenir adulte avant de disposer de méthodes de suicide indolore. Seuls des mineurs atteints de souffrances physiques ou mentales extrêmes pourront acquérir des kits-suicide. La décision appartiendra aux tuteurs légaux et aux médecins.

Des campagnes pour sensibiliser les gens au problème de la souffrance et du trépas auront lieu régulièrement. De la philosophie sera intégrée dans les cursus médicaux afin de former des médecins humanistes qui comprennent le concept de dignité humaine et qui respectent leurs patients, c'est à dire qui ne les réifient pas. Ce ne seront plus les médecins qui décideront si leur patient doit vivre ou mourir, la décision appartiendra à la personne concernée.

Il sera toujours autorisé, à l'échelle individuelle, d'empêcher quelqu'un de se suicider par dépression ou de tenter de sauver quelqu'un qui s'est suicidé par dépression (comme l'écrivait Camus : « un Homme, ça s'empêche »), mais à l'échelle sociale, il ne sera plus obligatoire (sous peine de non-assistance à personne en danger) de dissuader quelqu'un de se suicider ou de maintenir en vie quelqu'un qui a décidé de se suicider. À l'échelle sociale, le suicide indolore sera un droit, car notre vie nous appartient.

Ce ne sont pas les moyens de trépas paisible qui manquent, mais la volonté de les mettre en place. Cessons de fuir le problème de la mortalité et de délaisser socialement les personnes désirant mourir. Vainquons définitivement la peur de mourir en rendant le suicide indolore accessible à tous !

Le droit au suicide indolore ne résoudra pas tous les problèmes biologiques et sociaux, mais il permettra de ne plus être biologiquement et socialement contraint à vivre, c'est à dire d'être biologiquement et socialement libre. Il permettra à tout être humain de ne pas accepter un réel non conforme à sa dignité. La vie ne sera plus jamais un viol puisqu'on pourra facilement s'en désempêcher si l'on n'en veut pas. Avec l'instauration du droit au suicide indolore poindra l'aurore d'une vraie civilisation des Lumières.

# *Conclusion*

*Nous ne sommes pas des choses, nous sommes des êtres humains. Notre vie n'est pas une propriété d'autrui ou de la société, elle nous appartient. Personne ne peut donc légitimement nous contraindre à vivre pour autrui ou pour la société si nous ne désirons plus vivre pour nous-mêmes. Le suicide indolore est notre droit. Hâtons-nous de conquérir ce droit pour que notre dignité ne soit plus bafouée !*



# ***Supplément 1 : Hymne à la philosophie :*** ***Je suis la source absolue***

*L'Humanité, hélas, depuis son premier âge,  
Vit dans un noir chaos et sème le carnage.  
Dans la vaste Nature ou dans la société,  
L'univers est toujours un lieu d'hostilité.  
Notre raison se noie dans les flots du non-sens,  
D'infâmes scélérats gouvernent sans bon sens,  
Dans de hideux marais la justice s'enlise,  
Le cancrelat jouit, le grand aigle agonise.  
Mais, dès l'Antiquité, un rayon de lumière  
A osé traverser notre froide Ténèbre :  
Contre le joug pervers des terreurs religieuses,  
Contre l'autorité des croyances captieuses,  
Contre l'indifférence aux problèmes humains,  
Contre la tyrannie de tous nos désirs vains...  
Ô Ange ! Esprit sacré ! Femme au corps lumineux !  
Ta voix perce toujours le silence omineux  
Du terrible univers où nous sommes jetés.  
Les tous premiers humains que tu as rencontrés,  
Tu les as foudroyés par l'étonnement d'être  
Et ils se sont, alors, demandés... « pourquoi naître ?  
- Pourquoi sommes-nous là ? Pourquoi y-a-t-il un monde ?  
- Et peut-on vivre bien sur une Terre immonde ?  
- Être heureux quand le faible est mangé par le fort  
- Et quand les plus pervers sont les élus du Sort ? »  
Alors, ils marchent seuls, avec calme et patience,  
Sur les sentiers ronceux de la noble sagesse.  
Amour de la sagesse et de la vérité,  
Lutte contre la nuit et quête de clarté,  
Soif de contemplation, de vertu, de beauté,  
De justice, d'amour et de fraternité,  
Désir d'explications et de compréhension,  
C'est toi, philosophie ! Mon ange, ma passion !  
Quelle est, amis lecteurs, l'origine du monde ?  
Le feu ? La terre ? L'air ?... L'éther ? L'apeiron ? L'onde ?  
Les dieux se prélassant dans leurs contrées sublimes ?  
Un Dieu resplendissant jusqu'au fond des abîmes ?  
Le sexe d'une femme au comble de sa gloire ?  
L'atome ? Le big bang ? Ou la matière noire ?  
Non, rien de tout cela... Quand satisfaits, l'on pose  
Qu'une cause première explique toute chose,  
Cette cause est sans cause, et donc inexplicquée,  
Et la philosophie en rien plus avancée.  
« A produit l'univers... », par quoi A est produit ?  
« A est produit par B... », par quoi B est produit ?  
Même en continuant ainsi toute une vie,  
Nous buterions toujours sur la même aporie.*

« L'origine du monde » est un concept fumeux  
Qui plonge la raison dans des étangs brumeux :  
Sa nature serait de n'avoir nulle cause,  
Or, rationnellement, rien n'arrive sans cause !  
L'origine n'est donc qu'un fantôme trompeur  
Qui, scientifiquement, n'a aucune valeur.  
« Du monde, j'ai enfin découvert l'origine ! »  
« Mais l'origine – enfin ! - de la dite “origine” ?  
- Vous avez seulement déplacé la question  
- Et n'avez apporté aucune explication. »  
« Pourquoi sommes-nous-là ? Et pourquoi le réel ? »  
La science est condamnée au silence éternel.

Mais la philosophie a enfin décelé  
Le principe premier de la réalité.  
Elle s'est baptisée “phénoménologie”  
Afin d'interroger la source de la vie.  
Par quoi le réel est ? Et par quoi il perdure ?  
Est-ce en raison des lois de la grande Nature ?  
Est-ce par la bonté du Seigneur tout-puissant ?  
Ô pure vérité, simple à glacer le sang !  
C'est moi, oui, et moi seul, qui fait être le monde !  
Avant moi, pas de monde... après moi, plus de monde !  
Ce n'est que maintenant que l'univers demeure !  
Quand je ne serai plus, - or il faut que je meure,  
Ô, il n'y aura plus rien ! Triomphe du néant !  
Car tout aura chuté dans un gouffre béant !

Cessons d'hypostasier les choses matérielles  
Car celles-ci, jamais, ne seront éternelles,  
Mais, représentations suspendues à l'esprit,  
Dépendantes de lui, conditionnées par lui,  
Elles explosent quand, mourant, je disparaiss...  
Toute substance, aussi, se perd dans les marais.  
Matière, de l'esprit tu n'es qu'une hypostase  
Qui donne à la raison une stupide extase  
Lorsqu'elle s' imagine expliquer la conscience  
Par ta réalité : vanité de la science !  
La conscience ne peut être décortiquée,  
Encore moins causée, ou encore expliquée ;  
Car elle est invisible et tout la présuppose ;  
Sans elle plus rien n'est, de tout elle est la cause !  
Je suis là sans raison, mais, berger malgré moi,  
Je fais advenir l'être, sans savoir pourquoi...

Mais le réel n'est pas qu'une idée de l'esprit :  
Je sens qu'il me résiste et même qu'il me fuit,  
Nos faibles mots échouent à saisir son essence,  
Son chaos se dérobe aux canevas du “sens” ;  
Il se révèle alors comme extériorité  
Et atteste par là de son altérité.  
Non, le réel n'est pas qu'une hallucination,  
De l'esprit délirant spectrale projection,  
Mais un tissu solide et inassimilable

*Bien différent de moi, bien solide et palpable.  
Mais sa réalité suppose ma conscience,  
Sans moi, plus de réel, plus d'autre et plus de science.  
Eh oui ! C'est mon regard qui fait être les choses !  
Et tout s'évanouit dans mes paupières closes.*

*L'esprit est un flambeau qui allume la Vie.  
Oui, tu me l'a montré, belle Philosophie !  
Et quand s'éteint alors son auguste lumière,  
L'univers disparaît dans la froide Ténèbre.*

## *Supplément 2 : Extrait du roman “Le Baron de Torlune” de Gabriel Noncris*

« Depuis que nous mangeons [dit le baron à son invité] et discutons, je m'étonne que vous ne m'ayez toujours pas posé une question...

- Laquelle ?
- Votre désir est bien de devenir indépendant, absolument libéré de l'emprise des Hommes ?
- Oui. C'est pour ça que je suis venu séjourner chez vous.
- Pourquoi ?
- Eh bien, parce que vous êtes absolument libéré de l'emprise des Hommes !
- Ah oui ? Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?
- Vous survivez seul dans la Nature... donc vous n'avez pas besoin des autres ! C'est clair comme de l'eau de roche, non ?
- Non... C'est trouble comme une eau glauque de marais...
- Où voulez-vous en venir, Anastase ? Je vous écoute !
- Il ne suffit pas d'être capable de survivre seul dans la Nature pour être libéré de l'emprise des autres Hommes. En effet, nous sommes mortels : tôt ou tard, des maladies mortelles nous guettent, et si nous n'avons pas la chance de mourir subitement, elles nous attrapent et nous torturent pendant des jours, des semaines, voire des mois ou des années...
- Je sais bien, mais c'est la vie, on n'y peut rien !
- Eh bien si, figurez-vous, on y peut quelque chose. Laissez-moi finir d'exposer mon raisonnement. Il y a les maladies mortelles, mais il y a aussi divers accidents qui peuvent nous priver – partiellement ou totalement – de l'usage de notre corps, nous rendre inapte à pourvoir nous-mêmes à nos besoins et ainsi nous rendre dépendant d'autrui. J'ai 66 ans...
- 66 ans ? Sans rire, je vous croyais beaucoup plus jeune ! Vivre au contact de la Nature conserve, visiblement !
- Sans l'ombre d'un doute, oui. Mais suivez bien le fil de ma pensée. J'ai 66 ans, ce qui signifie que j'approche à grands pas de la vieillesse : il ne me reste pas beaucoup d'années durant lesquelles je serai apte à m'autosuffire. Croyez-vous que je passerai les dernières années de ma vie dans les maisons de retraite et dans les hôpitaux de vos cités ?
- Anastase, je ne sais que répondre...
- Mais si ! Vous savez très bien que mon sens de l'honneur m'interdirait de tels avilissements ! Devenir un légume se faisant laver le derrière par d'autres Hommes... n'est-ce pas la pire des humiliations, pire encore que le viol ? N'est-ce pas l'état le plus contraire à ce qu'exigerait la dignité de l'Homme ?
- Je sais bien... mais qu'est-ce qu'on peut y faire ?
- Mourir à temps.
- C'est à dire ? Vous ne pensez tout de même pas au suicide ?!
- Pardonnez-moi d'être aussi tranchant, Christophe, mais vous êtes encore un citoyen pétri des préjugés les plus crasseux. Bien sûr que je pense au suicide. Tout Homme, en tant que mortel, devrait y penser. La Nature se soucie de l'espèce, mais non de l'individu. Ainsi, elle n'a pas veillé au bon déroulement de notre trépas... c'est pourquoi nous devons y veiller nous-mêmes. Aimeriez-vous devenir un légume dépendant d'autrui et mourir dans d'atroces souffrances ?
- Non, certes...
- Alors vous devez penser au suicide. Vous devez trouver un bon moyen de mettre fin à vos jours, et l'employer le moment venu, lorsque vous ne pourrez plus vous autosuffire.
- Là encore, c'est le cœur triste que j'admets que vous avez raison... En effet, pour être

- vraiment libre, il faut l'être jusqu'à sa mort.
- Exact.
  - Ceci dit, cette solution ne me satisfait pas pleinement, elle laisse encore en moi de gros nuages de ténèbres... Peut-on vraiment être sûr, Anastase, que nous aurons le courage de nous suicider le moment venu ? De même, étant donné que la mort est toujours douloureuse, nous sommes condamnés à mourir *vaincus*, dans la souffrance et l'angoisse... C'est horrible.
  - Non, Christophe. Si nous trouvons un bon moyen de nous suicider, mourir ne demande aucun courage, seulement une volonté ferme... car par "bon moyen", j'entendais un moyen qui permet de mourir sans douleur.
  - Mourir sans douleur ? Est-ce possible ?
  - Oui, grâce aux merveilleux progrès de la médecine moderne.
  - Oui, mais... non, rien.
  - Je vous en prie, exprimez votre idée ! Malgré ma rudesse apparente, je suis ouvert à toute contradiction !
  - Eh bien... Vous allez dire que je chipote, mais... en ayant recours à la médecine moderne, vous vous accaparez des produits que vous n'avez pas faits vous-mêmes et que vous n'auriez pas inventés tout seul... Ainsi, vous dépendez, en un sens, du savoir et de la production d'autres Hommes...
  - C'est vrai, et vous avez entièrement raison de le remarquer, cela témoigne à nouveau de votre analyse minutieuse que j'admire ! Voici ma réponse à cette objection : je n'ai pas demandé à vivre, ce sont les Hommes qui m'ont jeté dans cet océan d'absurde et de souffrance qu'on appelle la vie... ainsi, c'est la moindre des choses qu'ils m'en fassent sortir.
  - Votre argument s'entend parfaitement. J'y souscris... Vous avez donc trouvé des médicaments permettant de mourir sans douleur ?
  - C'est ça. Je me suis concocté une potion à base de somnifères et de barbituriques... Je vous en expliquerai l'exacte composition plus tard : sachez, pour l'instant, que ce breuvage paralysera mon système nerveux, lieu d'où provient la douleur, avant de m'endormir et de me tuer. Je suis ainsi certain de mourir sans la moindre douleur physique. Pas d'agonie, seulement un doux endormissement suivi d'un sommeil éternel. (...)
  - D'accord. Il est vrai que cela résout le problème de la mort considéré dans sa dimension physique. J'ai juste une question triviale : votre potion ne risque-t-elle pas de périmé ?
  - Hé ! Hé ! Bonne remarque, à nouveau. Si, elle périmera si par chance je vis encore longtemps. Mais... dans un endroit secret dont je vous parlerai plus tard, je dispose d'autres somnifères et d'autres barbituriques afin de me re-concocter la même potion si cela s'avère nécessaire...
  - D'accord. Vous pensez toujours à tout, c'est impressionnant... et je suis d'ores et déjà heureux de vous avoir rencontré, heureux à un point que vous n'imaginez pas... Vous avez déjà dissipé beaucoup de ténèbres en moi.
  - Je m'en réjouis, mon frère. Mais c'est aussi une preuve de votre *volonté de comprendre*. En effet, je n'aurais jamais pu vous éclairer si vous ne vouliez pas être éclairé...
  - Certes. Je connais beaucoup de gens qui, au mieux, vous auraient pris pour un dépressif, et au pire, pour un fou dangereux...
  - Hé ! Hé ! Je n'en doute pas. Mais qu'on en reparle le jour de leur agonie ! Ils feront moins leurs fiers, c'est moi qui vous le dis ! Ils regretteront de ne pas disposer de leur potion-suicide... Mais ce sera trop tard ! Ha ! Ha ! Ha !
  - C'est sûr...
  - Les philosophes stoïciens disaient avec raison que c'est la peur de la mort qui noircissait notre vie et nous rendait esclaves d'autrui. Or, grâce à la possession de ma potion-suicide, je ne crains pas la mort, je suis ainsi absolument libre, absolument indépendant, absolument libéré de l'emprise des Hommes, absolument heureux... et je mourrai de sang-froid : non pas vaincu, dans la souffrance et l'angoisse, comme vous le pensiez... mais *vainqueur, dans la*

*joie et la sérénité.*

- C'est vraiment excellent... je crois que vous êtes allé plus loin que tous les philosophes dans l'exploration du problème de la mort... et l'avez ainsi résolu...
- Résolu dans sa dimension physique, comme vous disiez tout à l'heure. L'angoisse métaphysique liée à ce qui nous attend après la vie reste intacte...
- Vous êtes croyant ?
- J'ai une tête à croire en Dieu ? Ha ! Ha ! Ha ! Non, je ne suis pas croyant : je laisse les drogues de la religion aux faibles. Et le néant, notre destination ultime, ne me fait pas peur. »

Gabriel Noncris, *Le baron de Torlune*

# *Supplément 3 : L'arbre de l'intégrisme religieux*

## Table des matières

Textes introductifs.....	3
Préambule.....	4
Chapitre 1 : Lutter contre l'absurde : pour que vivre devienne un choix délibéré .....	5
Chapitre 2 : La possibilité du suicide indolore : une incitation à vivre .....	9
Chapitre 3 : Vivre et mourir conformément à sa dignité : refuser un excès de souffrance .....	15
Chapitre 4 : Contre les sophismes de l'intégrisme religieux .....	21
Chapitre 5 : Contre la culpabilisation du suicide .....	26
Chapitre 6 : Contre la logique du Divertissement permanent qui nous amène à nier la mortalité et à ne pas penser à celle-ci.....	33
Chapitre 7 : Organiser socialement le droit au suicide indolore .....	38
Conclusion .....	40
Supplément 1 : Hymne à la philosophie : Je suis la source absolue .....	41
Supplément 2 : Extrait du roman “Le Baron de Torlune” de Gabriel Noncris .....	44
Supplément 3 : L'arbre de l'intégrisme religieux .....	47